

Pas comme les autres ?

De l'individu au design, questionnements autour de la norme

Marie Vialle

Pas comme les autres ?

De l'individu au design, questionnements autour de la norme

Marie Vialle
Sous la direction de Lauriane Beaunier
Section Design Objet
EnsAD 2017

Toi, tu n'es pas comme les autres.

- *C'est vrai ? C'est qui les autres ?*

- Les autres, c'est l'ensemble des individus sauf toi, sauf moi, sauf eux. C'est juste un mot qui exclut.

- *Et alors, pourquoi tu dis que je ne suis pas comme eux ?*

- Parce que toi, tu es différente, mais ne t'inquiètes pas, on va t'aider à te soigner !

- *Mais qu'est ce que j'ai ? Je ne suis pas normale ?*

- Mais si, tu es normale, tu es juste différente.

- *Différente de qui, par rapport à quoi ?*

- Arrête avec tes questions, t'es vraiment tordue, toi !

- *Pourquoi tu dis que je suis tordue ? Tordue comment ? Les autres sont droits c'est ça ? Là, on tourne en rond. C'est pas de dire « les autres », mais plutôt ce que tu viens de me dire qui m'exclut : si je suis tordue, c'est que certains sont droits. Et ceux qui sont droits, est-ce qu'ils sont normaux ?*

Pas comme les autres ?

De l'individu au design, questionnements autour de la norme

Les réflexions menées au fil des pages de ce mémoire sont nées de mon histoire personnelle. Dès mon plus jeune âge, des adultes m'ont dit que j'avais des problèmes, alors je me suis posé des questions. Tu es dyslexique, tu es dysorthographique, tu as un trouble de l'attention, on a calculé ton quotient intellectuel... Entre petit être exceptionnel ou à problème, dès mes 6 ans, les grands m'ont dit que je n'étais pas comme les autres. J'ai un trouble, un déficit, un potentiel, j'ai des forces et des faiblesses, comme les autres finalement. Non ?

Cela m'a amené à m'intéresser à la définition de la normalité. De la normalité humaine au questionnement autour du design, j'ai choisi de tenter de la définir. À partir de quoi se construit-elle ? D'où vient-elle, comment et pourquoi s'exprime-t-elle ? J'ai souhaité étudier notre rapport à la norme. En sommes-nous dépendants ?

Pour approfondir ces questions, je me suis penchée sur la problématique du handicap face à la norme et plus généralement, à la place que nous accordons à la différence. Entre handicap et comportement stigmatisant, entre culte de la perfection et ode à la diversité, comment nous adaptons-nous à ces cadres et ces codes ? Et que se passe-t-il si l'on en sort ? Entre exclusion du groupe, rejet de la norme ou culte de la perfection, les comportements sont variés face à la diversité et il est intéressant de les comprendre.

Après avoir étudié la question de la norme pour les individus, je me suis intéressée à l'importance des normes en design ainsi qu'à leurs limites. Parfois indispensables, ne formeraient-elles pas aussi un carcan dont il est difficile de se défaire ?

J'ai dans un premier temps souhaité comprendre si le design

pouvait être un lien entre toutes ces normes et l'unicité des individus, comme un moyen de fédérer. Créer pour tous est-il possible et doit-on vraiment y parvenir ?

Je me suis ensuite demandé si l'ouverture que nous cherchons face à la diversité des personnes ne pouvait pas avoir une influence sur le design et sur notre façon de créer et d'appréhender nos objets et nos environnements. Repenser la valeur des objets par leur diversité, leur unicité, et leurs fêlures serait-il le même raisonnement que l'acceptation de la diversité humaine ?

Pour garder une ouverture et enrichir mon propos de regards variés j'ai rencontré et échangé avec des personnes concernées par ces réflexions autour du handicap. Ce mémoire reflète le cheminement de mes réflexions autour de ces questions. Comme un nuage d'idées et d'informations, sa construction n'est pas linéaire. Entre définitions, raisonnements et digressions, j'ai voulu retranscrire, le fil de mes pensées et de mes questionnements.



Il est 7 h du matin, je dois me préparer. Je me lève et file sous la douche, mes pensées défilent, j'y reste longtemps. Plus d'eau chaude, je sors. J'ai oublié de choisir mes vêtements tant pis je m'habillerai plus tard. J'ai froid. Alors je retourne me mettre au lit. Je me lève et vais préparer du thé. Il est bientôt 8 h, je dois m'habiller, mais il faut que je me lave les dents. Je fais les 100 pas dans mon appartement, je tourne en rond, la brosse à dents dans la bouche, je vais choisir mes vêtements. Je m'habille. Et si j'allais d'abord finir de me laver les dents. Et voilà, j'ai laissé mon thé refroidir.

Petites histoires de troublé



Qu'est ce que la norme ?

Image d'une culture et d'une société

Avant toute chose, il paraît important de définir le terme de norme. De la norme sociale à la norme médicale, de la norme comme modèle à la norme comme règle, le mot couvre de nombreuses idées.

Une norme est une règle, une loi, un principe auquel se réfère tout jugement ou acte. L'histoire, la culture d'un pays ou d'une région, construisent les bases de la vie en communauté, par la loi, par des principes et des traditions, le tout socialement acquis et appliqué. Ces normes diffèrent en fonction des cultures, des époques, des contextes et des lieux.

Il s'agit d'un état régulier, estampillé comme étalon et par rapport auquel tout ce qui dévie est anormal. Pour Émile Durkheim « les incertitudes liées aux situations de la vie sociale trouvent toujours dans cet ordre (l'ordre normatif) une possibilité de résolution ». L'ordre normatif est selon lui antérieur à l'individu. C'est une conscience collective qui s'impose à eux comme lien avec leur conscience individuelle, et c'est donc le rapport entre les deux qui ferait de nous des êtres sociaux.

Mais pourquoi suivons-nous des codes et des normes ? Il s'agirait de ce qui nous distingue en tant qu'humain des autres espèces et qui structurerait toutes nos sociétés. Notons qu'il existe des sociétés animales très organisées, mais qui restent basées sur des faits et un comportement de groupe inné. Nous sommes capables en tant qu'être humain d'organiser notre

vie collective autour de concept et d'abstraction compréhensibles et reconnus par tous, influençant nos actions. Nous introduisons l'abstraction comme une composante réelle du monde. Là, réside sans doute la différence.

Que les normes soient inscrites dans la loi, basées sur des statistiques ou ancrées dans l'inconscient collectif, les individus se doivent de s'y conformer s'ils ne veulent pas être exclus du groupe majoritaire, voire dénoncés ou rejetés. Les normes s'imposent aux membres du groupe et définissent qui est « normal » et « anormal ». L'anormal étant seulement ce qui n'est pas dans la norme.

Le cas le plus évident est l'obligation de chaque citoyen à se conformer à la loi, c'est-à-dire à la norme juridique. Tout écart de cette norme sera passible de sanctions.

Il y a ensuite ce qui est considéré comme normal de manière tacite et non officielle. Les normes sociales et culturelles peuvent varier d'un pays à l'autre, d'un groupe social à l'autre, mais se doivent d'être suivies par les membres de groupe qu'elle inclut.

Enfin, certaines normes sont basées sur des études statistiques pour établir les critères moyens d'un domaine précis. Ainsi, nous sommes capables de savoir à quoi ressemble la femme française médiane et moyenne, le revenu moyen des Français...

Ces statistiques nous permettent aussi de classer et de catégoriser les cas et les individus notamment dans le domaine médical. Ainsi, il est possible de définir une maladie par rapport à la moyenne des cas précédemment analysés. Nous n'allons pas ici, nous attarder sur le cas où la norme est inscrite dans la loi. Tout individu sortant de cette norme sera poursuivi et condamné. Qu'il s'agisse d'un meurtre passible de prison ou d'un excès de vitesse, des sanctions punissent ces « dérives ». La loi nous démontre parfaitement que les normes sont une construction abstraite et surtout culturelle et sociale puisqu'elle diffère d'un pays à

l'autre. Chaque culture a une vision différente de ce qui est répréhensible ou du risque encouru. Alors que le mariage des couples homosexuels est reconnu aux Pays-Bas depuis 2001, il vient tout juste de l'être par la loi française, pendant que de nombreux pays condamnent encore l'homosexualité pénalement (10 ans de prison en Inde par exemple).

Enfin, qu'une loi fasse polémique ou non, une fois celle-ci en vigueur nul n'est censé l'ignorer, et chacun est tenu de s'y conformer. Mais notons quand même qu'une condamnation pourrait avoir une influence sur nos rapports sociaux. Nous évoquerons plus loin l'effet des actions passées sur nos rapports sociaux, comme un casier judiciaire social.

Norme médicale et norme sociale, une frontière ténue

Normes sociales

C'est durant le processus de socialisation que les individus assimilent ces normes. À l'école ou en famille, avec des amis ou au travail, chaque contexte impose aux individus de s'adapter aux normes du milieu dans lequel ils évoluent.

Par exemple, on peut imaginer qu'une famille de cadres (CSP+, profession intellectuelle supérieure), influence ses enfants à poursuivre de longues et brillantes études, les encourage, mais surtout, n'accepterait pas nécessairement un « échec » scolaire qui risquerait de compromettre l'idée prédéfinie socialement que la famille et l'enfant lui-même peuvent avoir de son avenir.

La norme s'impose à eux et ce n'est pas de manière consciente que la famille impose sa vision normée d'un avenir prometteur et pleinement réussi. Les membres d'un groupe en assimilent les caractéristiques de manière inconsciente et les véhiculent par leurs comportements, leurs jugements et leurs attentes.

Héritages de capitaux

Selon Pierre Bourdieu, nos actes et nos places dans une société sont déterminés par des capitaux dont nous disposons dès notre naissance. Notre entourage et plus particulièrement notre famille nous transmettent un héritage. Il parle de « capitaux » : capital économique, capital culturel et capital social. Dès notre naissance, nous héritons d'une certaine façon de l'argent de notre famille, nous disposons de ces ressources matérielles, c'est le capital économique. Le capital social représente le réseau dont une personne dispose, qu'il soit un héritage familial ou acquis, il

constitue un rayonnement et une autorité correspondant à l'étendue de son réseau. Enfin, Pierre Bourdieu met l'accent sur l'héritage culturel qui pour lui est très déterminant pour l'individu. Il correspond au comportement appris pendant le processus de socialisation (les habitus), les biens culturels à disposition pour l'individu (qu'il est en mesure d'assimiler) et les diplômes qu'il a obtenus. L'école a d'ailleurs pour lui un rôle prépondérant dans le processus de socialisation dont nous allons détailler les étapes qu'il en a définies.

Socialisations primaire et secondaire

Dans notre culture occidentale, on nous apprend à nous tenir droit, à ne pas manger avec les doigts, mais avec une fourchette, à attendre avant de manger, ou encore à ne pas couper la parole, on nous apprend la politesse... Tant de notions bien subjectives et surtout culturelles.

On nous inculque dès notre plus jeune âge des règles et des connaissances que chacun se doit d'apprendre et d'appliquer pour vivre au sein d'un groupe social. C'est pour Bourdieu, la première étape : de la socialisation primaire. Dès la naissance, c'est donc à la famille que revient la tâche d'éveiller l'enfant, de lui apporter des connaissances et de lui apprendre les bases des normes sociales, c'est-à-dire celles qui semblent indispensables pour vivre en groupe et poursuivre par la suite la socialisation dans un autre cadre. Ainsi, il paraît évident d'apprendre à un enfant une norme de base, celle qui est inscrite dans la loi : « la liberté de chacun s'arrête là où commence celle des autres ». Par la suite l'enfant doit apprendre des règles sociales tacites, comme exprimé ci-dessus, des règles de politesse par exemple.

La socialisation secondaire commence dès lors que l'individu quitte la sphère familiale pour aller vers d'autres groupes socialisants. Il doit alors apprendre les codes du groupe en question, les assimiler et les appliquer. La première étape semble bien évidemment être l'arrivée à l'école où l'enfant va découvrir la discipline et la rigueur d'un cadre scolaire et la vie en communauté. Nos parents nous transmettent un héritage fa-

miliaire immatériel de connaissances et de normes sociales. La socialisation primaire forme une base à laquelle s'ajoutent tout au long de la vie d'autres cadres et contextes de socialisation par exemple des associations culturelles, politiques, ou syndicales. Les contextes de socialisation et les normes qui s'y appliquent peuvent parfois être en contradiction et entraîner la personne à être contrainte de déroger à certaines. Briser ces traditions peut être perçu comme un affront ou comme un échec. Ainsi une personne qui s'engage en politique à l'encontre de l'idéologie familiale, doit renoncer aux idées jugées comme justes, assimilées dans un cadre familial.

Défendre d'autres valeurs peut entraîner l'individu à s'exclure volontairement du groupe dans lequel il était admis, pour intégrer un groupe plus proche de ses idées. Il peut donc s'agir d'un acte conscient d'exclusion par le rejet des normes établies.

«Il est conforme à nos habitudes d'esprit de considérer comme anormal ce qui est relativement rare et exceptionnel, la maladie par exemple.» Henri Bergson

Normes médicales

La médecine s'attache à l'être humain comme un corps et un esprit qu'il est possible de soigner par des connaissances scientifiques. Nous pouvons imaginer que la science est universelle et que par conséquent, les normes qui s'appliquent au domaine de la médecine n'entrent pas en conflit avec les normes socioculturelles du pays, du patient ou du professionnel de santé.

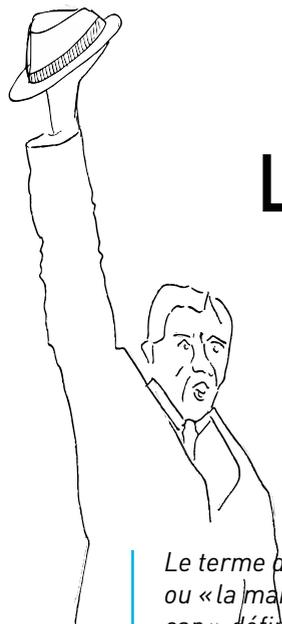
Mais pour soigner une personne, il faut déjà avoir établi les critères de bonne santé et donc les critères de maladie. Il faut donc établir ce qui est normal et anormal. Certains philosophes parlent de la science du normal et du pathologique.

La médecine est aujourd'hui basée sur des statistiques, c'est-à-dire sur des analyses d'échantillons de personnes, des collectes d'informations. Ces données permettent d'établir une norme basée sur la moyenne de ces résultats. Pour établir les critères précis d'un état clinique auquel on choisit d'attribuer un statut (une maladie, un stade critique, un danger ...), il est indispensable de choisir des données limites en guise de borne de référence, comme des chiffres ou des accumulations de symptômes. Il est intéressant de noter que ces critères peuvent changer en fonction des pays ce qui montre qu'ils sont mobiles et arbitraires, bien qu'ils soient nécessaires. En France, la mort clinique d'une personne est prononcée 4h après le diagnostic de mort cérébrale, alors qu'il faut attendre 24h aux États-Unis. On ne meurt pas différemment en France et aux États-Unis, mais c'est la législation qui entre en jeu dans ce cas-ci.



*Tout le monde aime aller boire un verre avec un ami.
Oui, mais là, il me parle et je ne l'écoute pas.
Je pense au fait qu'il me parle. D'accord il me parle
de ces vacances. Mais qui est Vincent ?
Peut-être qu'il vient de le dire. Si j'avais écouté,
je saurais. Mais où dois-je poser mon regard ?
Les yeux dans yeux ? Ils sont beaux ces yeux d'ailleurs.
Je n'avais jamais vu qu'il avait les yeux verts.
Son verre, mon verre, ces mains, de nouveau ces yeux...
mais pas trop longtemps. Tiens, mon écharpe
est tombée par terre. Je suis avec lui, mais je me sens
seule dans ma bulle, mon esprit brouille les pistes.*

Petites histoires de troublé



Le mot handicap

Le terme de handicap vient de l'anglais « hand in cap » ou « la main dans le chapeau ». L'expression « hand in cap » définissait en Angleterre, un jeu de troc où un arbitre se devait de faire des lots de mêmes valeurs. Chacun piochait un lot « la main dans un chapeau » ils étaient ainsi redistribués par la seule règle du hasard. Par la suite, cette expression a désigné la redistribution des chances, la mise à égalité des individus, disposant de capacités et de richesses différentes. Le terme de handicap définissait une chose qui démarquait un individu par rapport à un autre, une capacité qui sort de la norme.

Cette vision du mot provient du sport où un handicap est une différence de temps, de distance, de poids ou d'autre chose qui rétablit une égalité entre des concurrents, pour leur donner les mêmes chances de victoires. Au golf, on parle de handicap pour définir le niveau d'un joueur. Plus le joueur est bon plus son handicap sera élevé. C'est-à-dire qu'il aura droit à moins de coups que son adversaire pour arriver à la fin du parcours et gagner des points. Le handicap rattrape la différence, et permet de jouer ensemble. Grâce à cet ajustement des différents niveaux des joueurs, il est possible de procéder à des paris sportifs et de laisser plus de place au hasard. Le jeu de chance

est fait par tirage au sort symboliquement, « la main dans le chapeau ».

D'après le Larousse, un handicap se définit comme une infirmité, une déficience congénitale ou acquise, mais aussi comme un désavantage qu'on doit supporter. Il peut être physique, mental, mais aussi économique, social, par rapport à un groupe...

Qu'il soit physique ou non, un handicap, définit un désavantage d'un individu par rapport à un autre. Les définitions sont variées, mais mettent en évidence un élément qui marque une différence entre une personne et les autres. Le handicap n'est donc pas commun à tous. Par cette dissimilitude, l'individu se distingue du groupe, pour peut-être même, en sortir. Pour l'OMS, le handicap est défini comme l'interaction entre des sujets présentant une affection et des facteurs personnels et environnementaux, par exemple, des attitudes négatives, des moyens de transport mal adaptés et des soutiens sociaux limités.

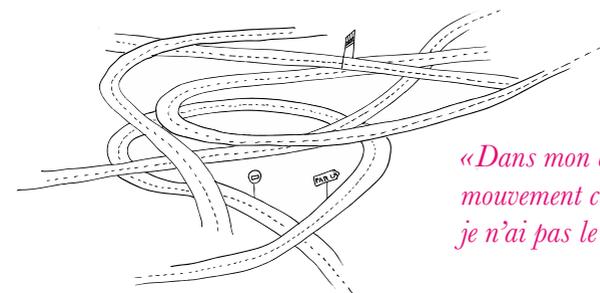
À la différence de la définition proposée par le Larousse, l'OMS ne parle que de problèmes médicaux et non de handicaps sociaux. Dans cette définition du terme, c'est le contexte qui crée une part du handicap. Il n'y a pas de handicap financier ou social, mais des facteurs environnementaux et personnels qui influent sur un individu médicalement affecté. Il est dans notre cas intéressant d'ouvrir la définition à un sens large du mot et il paraît évident d'étendre le terme à ce qu'on pourrait appeler un handicap social. Il devient donc important de distinguer les deux, pour ensuite étudier la façon dont ils peuvent s'entremêler.

Et si d'une certaine façon, nous étions à l'origine de la création du handicap ? Chacun naît avec des spécificités, c'est la base de la génétique. Mais dans cet ensemble disparate d'individus que nous sommes, nous traçons une sorte de ligne à partir de laquelle nous limitons, nous excluons et nous réduisons.

On peut se demander si par les comportements où nous marquons la différence avec les personnes handicapées et les prenons en pitié, nous ne créons pas une discrimination qui exclut

de « la norme » un grand nombre d'individus. Il est souvent considéré qu'une personne à qui il manque une compétence physique ou mentale n'est pas apte à s'impliquer dans la vie collective comme une personne « valide ». Mais si un coureur aveugle des jeux paralympiques est meilleur à la course que des voyants, il restera classé dans les personnes non valides puisqu'il y a plus de personnes voyantes que de personnes douées en course. Cet exemple exagéré illustre parfaitement la situation.

Le TDAH



« Dans mon cerveau, tout est mouvement constant. Parfois, je n'ai pas le temps de gérer. »

Il semble important de prendre quelques lignes pour expliquer ce qu'est le trouble de l'attention. Cet exemple personnel permettra d'illustrer le cas des « handicaps invisibles ».

D'après Pascal Faure, gérant du site TDAH chez l'adulte, « il s'agit en fait d'une hyperactivité cérébrale entraînant une inconstance de l'attention qui va de la distraction à l'hyper focalisation selon leurs niveaux de motivation et d'énergie ».

Dans l'idée collective, le trouble de l'attention passe souvent pour une pathologie imaginaire, évoquée pour des personnes facilement distraites et surtout un peu paresseuses.

Le trouble de l'attention se caractérise en premier lieu, comme dit ci-dessus, par une inconstance de l'attention, mais surtout par le fait qu'il est très difficile pour la personne de sélectionner l'élément qui requière le plus d'attention. Et dans ce cas, pourquoi accorder plus d'importance au conférencier, qu'à la personne d'à côté qui ouvre un paquet de bonbons ? Une telle réflexion n'est pas consciente et souvent non perceptible par la personne elle-même qui pourra être persuadée d'avoir suivi le conférencier du début à la fin alors que 70 % des informations lui ont échappé. Notons que ce trouble n'a rien à voir avec un déficit d'intelligence de la personne, bien que l'incompréhension des autres et le repli sur soi, dû à un manque de confiance puisse en faire douter

certains...

« Le trouble de la tension ? Ah non ! L'attention ! Ah oui, c'est vrai ton histoire de cerveau qui fonctionne au ralenti ! » Voilà un bel exemple d'incompréhension qui peut donner envie de ne jamais plus tenter d'expliquer quoi que ce soit à qui que ce soit !

Le cerveau d'une personne TDAH ne fonctionne pas au ralenti, il fonctionne beaucoup trop vite ! Et c'est là tout le problème.

Revenons-en aux diverses formes d'expression du trouble. Le but n'est pas d'entrer dans les détails, mais de cerner la globalité du problème (si on peut l'appeler comme tel). La liste sera donc non exhaustive.

Il y a les cas les plus connus, car ils sont facilement repérables, les hyperactifs, ceux qui s'agitent, qui énervent vite et ne savent pas se calmer. Il y a les autres qui sont, d'une certaine manière, hyperactifs uniquement dans leur tête et sont capables de rester tout à fait inactifs et immobiles physiquement. Ils sont parfois impulsifs, ou bien ont un comportement explosif, leur vie est souvent très mouvementée, car l'ennui arrive vite, accompagné d'un besoin de changement et de nouveauté. L'humeur peut changer très rapidement, en fonction des événements, mais aussi du niveau de fatigue et de concentration. (Cela n'a absolument rien de comparable à un trouble bipolaire). Une phase d'hyperfocalisation - même s'il s'agit de trier les chaussettes par couleur au lieu d'aller finir des papiers administratifs - peut provoquer un enthousiasme très grand et la satisfaction de l'efficacité. Une fois cette tâche terminée et l'attention retombant dans les chaussettes, la procrastination pour les papiers administratifs commence à produire une anxiété énorme qui engendre une baisse considérable de l'humeur. L'hypersensibilité et hyperémotivité exacerbent et décuplent les sentiments, qu'ils soient heureux ou non.

À cela s'ajoutent des troubles des fonctions exécutives comme la gestion du temps et des priorités, une mémoire de travail faible, les problèmes d'organisation et les difficultés de prise de décision. Rien de bien grave, mais cumulé, la vie n'est pas si simple ! Nous l'aurons compris les répercussions sont nombreuses et il est aussi important de se rendre compte qu'individuellement ces symptômes sont presque anodins et que c'est l'accumulation qui devient un problème.

Pourtant une personne avec un trouble de l'attention n'a-t-elle pas seulement un fonctionnement différent ? Doit-on parler d'une maladie pour une personne qui est lente, ne sait pas se préparer rapidement, ou a une concentration fluctuante ? N'est-ce pas seulement un problème d'adaptation aux autres ? Au monde qui l'entoure ? Les choses seraient-elles différentes si le problème était connu, voire même (une idée folle !) assimilé à une différence et non à un handicap ?

D'ailleurs il y a aussi des avantages à ce trouble. Ces personnes sont souvent très déterminées et très obstinées, leur besoin d'estime de soi et de reconnaissance leur donne souvent une motivation à toute épreuve (même si elles restent entravées par les phases de procrastination non contrôlables). Mais surtout on constate que celles-ci par leurs rêveries permanentes sont très créatives, que leurs idées se bousculent. Elles s'égareront souvent de la situation principale, celle qui focalise l'attention des autres pour s'intéresser à d'autres stimuli : des bruits, des odeurs, des comportements, des regards...

Un trouble méconnu en France

Ce trouble est malheureusement encore peu connu ou surtout peu reconnu en France. Bien que le corps médical ait connaissance du terme de TDAH, peu de médecins sont réellement informés de ce qui se cache derrière. Il n'est même pas la peine de parler du corps enseignant qui ne reçoit aucune formation sur ce type de pathologie durant son cursus... Évidemment, le terme est peu répandu dans le grand public.

2,5 % de la population française serait touchée par un trouble de l'attention. Néanmoins, il est difficile de donner un chiffre précis, tant les diagnostics en sont à leurs débuts.

Ce trouble est très rarement détecté par un médecin généraliste. C'est souvent après une période d'incompréhension plus ou moins longue qu'une personne finit par trouver un médecin capable de poser un diagnostic ou d'orienter vers les bons professionnels. De nombreuses personnes comprennent la source de leurs problèmes une fois devenus adultes. Parfois le TDAH

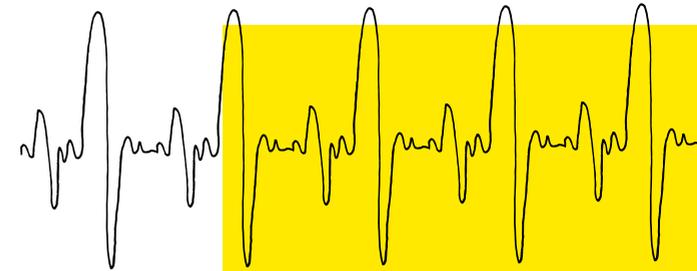
s'accompagne d'anxiété voire de dépression, mais aussi d'addiction s'il n'est pas contrôlé, d'autant plus s'il n'est pas détecté. En 2014, des recommandations ont été adressées aux médecins traitants pour les aider à dépister ce genre de trouble. Mais cette mesure reste insuffisante.

En France, le TDAH est reconnu chez l'enfant, mais pas chez l'adulte ! Cela semble miraculeux ! En France, à 18 ans, fini les problèmes !

En réalité, nier les troubles des adultes permet seulement de dérembourser les propositions de traitements médicamenteux, qui passent dans la catégorie de «traitements de confort». Cela discrédite par la même occasion la véracité des problèmes rencontrés par les personnes qui en sont atteintes.

Le trouble de l'attention est reconnu chez l'adulte en Angleterre, en Allemagne, aux États-Unis et au Canada. Ces pays sont plus avancés tant sur le plan des solutions de traitements médicamenteux ou non, que sur la question de la connaissance et de la reconnaissance.

Au Canada, tous les professeurs et élèves sont informés et connaissent son existence. Cela conduit à une certaine bienveillance et à une compréhension de la part de chacun. De plus, il est facile de se faire suivre et d'être encadré dans un milieu éducatif. Il est difficile d'affirmer précisément les raisons qui provoquent un retard aussi grand de la France sur ce sujet.



Je bouillonne. J'ai je cœur qui bat vite, j'ai presque la tête qui tourne, je suis enthousiaste, déterminée, mais je suis presque paralysée par cet état. C'est une sensation agréable, une énergie immense prête à s'échapper. Je dois la capturer, je dois l'appivoiser et en profiter. Comme au sommet d'une vague, je vois le vide en dessous. J'apprends à maîtriser cet instant court avant le retour à la mer calme. J'ai peur de me laisser ensevelir.

Petites histoires de troublé

Être handicapé selon...

La société : the social model of disability

Selon la théorie du modèle social du handicap, le handicap est créé par l'organisation de la société et non par une différence ou une déficience quelconque. Selon ce modèle, l'idée est donc de supprimer toutes les barrières qu'un individu peut rencontrer en faisant évoluer l'environnement commun et la société. La recherche de l'égalité entre les handicapés et les valides passe ainsi par des changements sociétaux. Les limites et les obstacles sont à la fois physiques, mais aussi moraux.

Le premier point est bien sûr l'aménagement des espaces publics et privés qui, encore aujourd'hui, entrave la circulation des personnes à mobilité réduite. Ainsi le fossé qui laisse apparaître les rails entre le quai et le RER à de quoi décourager une personne en fauteuil.

Beaucoup trop de personnes aveugles se voient encore refuser l'entrée de lieux publics à cause de leurs chiens guide. Cette pratique est pourtant aujourd'hui, interdite par la loi. Ce genre de situation est souvent dû à un manque de connaissance de la loi, mais engendre tout de même, une situation d'exclusion.

Les préjugés et les stéréotypes sont aussi très tenaces. On parle de validisme ou de capacitisme, c'est-à-dire de l'oppression de personnes en situation de handicap physique ou mental. Vient ensuite le terme de psychophobie qui qualifie l'oppression de la différence psychiatrique. La psychophobie est une forme de validisme basée sur le neuroatypisme.

Le Québec a lancé des campagnes de sensibilisation pour l'acceptation et pour la santé mentale en créant « mouvement santé mentale Québec » pour informer, apporter de l'aide et ouvrir les débats par des clips vidéo informatifs et percutants.

Le validisme est un frein à l'assimilation des différences et des handicaps dans la société. Il stigmatise et catégorise les individus.

La médecine : le modèle médical du handicap

Dans cette autre définition, l'individu est handicapé par ses déficiences et différences. Celles-ci doivent donc être réparées. C'est ici que la médecine intervient pour traiter, et soigner même parfois lorsque la personne ne souffre pas. Les personnes sont amenées à mettre le doigt sur ce qui ne va pas chez elles et à le changer, la médecine traditionnelle plaçant la personne capable et sans handicap comme norme sociale. Cette théorie pourrait sembler s'opposer à la médecine conventionnelle qui, on le sait tous, sauve de nombreuses vies. Mais la remarque s'applique plutôt aux pathologies mentales au sens large et aux problèmes de rééducation à outrance.

Cette dualité des deux visions du handicap permet simplement de mettre en évidence la question du handicap. Dois-je m'adapter à la société ou la société doit-elle s'adapter à moi ?

Dans la réalité, ces deux modèles s'entremêlent et sont indissociables. Mais il est intéressant de penser que ce sont dans beaucoup de cas, des adaptations de l'environnement, une acceptation et une compréhension globale des troubles qui permettraient l'intégration parfaite des individus dits handicapés. La médecine apporte ses bienfaits aux patients tout en l'enfermant dans la sphère médicale et en la caractérisant comme une personne malade. Une fois l'aide apportée, c'est à la collectivité d'inclure la personne et l'extraire de sa bulle. C'est peut-être ici que le design peut intervenir et porter la question du handicap pour l'inclure dans la normalité.

Différents types de réactions face à l'unicité

Faire revenir à la norme

Éducation et rééducation : exemple de l'école

«Que se passe-t-il s'il ne parvient pas à vivre dans un milieu si agressivement conformiste ? Eh bien, il «perd le contrôle de lui même» et on l'emmène chez le plus proche psychiatre. Et la première chose que va lui dire ce spécialiste des pensées et des motivations humaines, ce sera : maintenant, il va falloir que nous vous aidions à vous adapter.» Mais qu'est-ce que l'adaptation sinon un autre mot pour conformisme ?»
Victor Papanek

Mais revenons plus précisément sur le rôle de l'école, qui selon Pierre Bourdieu, a une place prépondérante dans le phénomène de socialisation, mais aussi de reproduction sociale, en ne faisant qu'accentuer les prédispositions culturelles transmises par la famille. L'école est un lieu d'apprentissage destiné dans un premier temps aux enfants puisqu'elle est en France, obligatoire jusqu'à 16 ans. Les élèves sont par groupe d'âge et de niveau et doivent emmagasiner des connaissances chaque année. L'école obligatoire et publique cherche à donner à chacun, les mêmes chances de réussite. Chaque élève reçoit les mêmes cours, et doit répondre aux mêmes exigences.

L'uniformisation de l'éducation a bien sûr fait ses preuves et permet à chacun, quel que soit son milieu social, d'y avoir accès. Mais aujourd'hui, on peut se demander si le système éducatif (français) donne les mêmes chances à chacun. Beaucoup d'élèves sont en difficulté voire en échec. Malgré son idéal égalitaire, dans la majorité des cas, l'école ne parvient malheureusement pas à effacer les différences sociales et ne sait souvent pas faire face aux différences et aux handicaps qui nécessiteraient d'autres méthodes d'apprentissage. L'école laisse donc beaucoup d'élèves sur le bas-côté. Certains auront accès à un soutien et une aide familiale, voire extrascolaire et médicale pour faire face à certaines difficultés alors que d'autres se retrouvent livrés à eux-mêmes. Sans parler de difficultés particulières, le milieu dans lequel grandit l'enfant peut entraver son parcours.

Comme exprimé ci-dessus, les facteurs sociaux et économiques des familles sont malheureusement encore très influents sur la réussite de l'élève.

Le 1er février 2017, une femme est montée au sommet d'une grue pour tenter de se faire entendre. Mère de deux enfants autistes, elle dénonce le manque d'aide de l'état ainsi que la lourdeur administrative et réclame un soutien financier pour la santé et l'éducation de ses enfants. Les deux enfants sont scolarisés à domicile alors que l'un d'entre eux serait en mesure d'aller à l'école s'il pouvait obtenir l'aide d'une auxiliaire de vie. Or cette disposition est très coûteuse et les demandes trop nombreuses par rapport au nombre de postes. Le couple dénonce l'exclusion de leurs enfants en raison de leur autisme, la non-reconnaissance de leurs besoins et la mauvaise adaptation du système éducatif. Pourtant des efforts sont faits pour tenter d'aider les élèves en échec scolaire. Des cours de soutien et de rattrapage sont parfois disponibles, cela n'est pas suffisant. De plus il n'existe aucun moyen de choisir les méthodes d'enseignement proposées aux élèves. Les alternatives sont souvent chères et privées, très méconnues, et excluent donc les plus démunis.

La rééducation : une nécessité ? Former et déformer

La moindre particularité peut être perçue comme une tare ou un handicap dès lors qu'elle perturbe le sens de la normalité établie par la société. Les gauchers étaient auparavant « rééduqués » parce qu'on considérait ce comportement comme anormal. Un orthophoniste, ou un professeur peut s'acharner à faire mettre les points sur les i, les accents et les barres aux t après avoir achevé d'écrire un mot et non au milieu - un tic d'écriture qui n'est en rien handicapant - mais on parle alors de rentabiliser le temps et l'énergie. On peut entendre dire à un enfant « ce n'est pas comme ça qu'on fait » « et puis ne tiens pas ton stylo comme ça, ce n'est pas un pieu ».

Rééduquer un enfant pour qu'il apprenne à tenir son stylo « comme tout le monde » ou à écrire plus vite est-il vraiment une nécessité ?

23/03

C'est l'histoire d'une jeune fille qui s'en va dans l'espace avec une fusée. Elle découvre un paysage ~~très~~ merveilleux. Elle décide d'aller voir ça de plus près.

~~Après~~ Mais le voyage dure ~~très~~ si longtemps qu'elle s'endort et elle finit par s'endormir. Pendant son sommeil, la fusée fait le tour de la terre et retombe.

à 500 mètres du sol la jeune fille se réveille d'un seul coup et écrit tout juste de ~~se~~ s'écraser.

~~Elle ressent~~

Elle s'en sort bien mais elle est toute déçue de ne pas avoir réussi à rester plus longtemps.

Fin.

Exercice de rédaction chez l'orthophoniste, 2003

L'exemple du Québec

J'ai eu l'occasion de rencontrer à Montréal Madame Ayotte, qui est orthopédagogue. Ce métier n'existe pas en France. Selon elle, ce sont les orthophonistes français qui prennent le rôle d'accompagnant et tente de combler le manque d'aide. Son métier est de rééduquer les enfants ayant des troubles de l'apprentissage ou des difficultés à l'école dues à une autre maladie. Peu lui importe le problème de l'enfant, son but est de trouver des solutions adaptées pour l'aider à évoluer et à apprendre. Elle a évoqué tous les moyens disponibles à l'école pour venir en aide aux élèves et surtout la facilité d'accès à ces solutions. Ordinateurs, logiciels, temps aménagé... ces dispositifs restent balbutiants en France dans les écoles classiques. Elle accompagne ses patients de l'hôpital, à l'école et jusqu'à la maison. Elle aide les familles à appréhender les difficultés de l'enfant. Elle cherche des solutions personnalisées. Le système québécois est très avancé dans l'aide et la rééducation, mais semble aller trop loin. Si une famille décide de ne pas suivre les conseils du corps enseignant et soignant et par exemple de refuser la médication d'un enfant hyperactif, alors celle-ci s'expose à l'arrêt complet des aides proposées. On retrouve ici une sorte de chantage, assez mal venu, qui forcerait un patient à se conformer à des exigences illégitimes pour bénéficier d'un service d'état...

Stigmatiser

Nous avons parlé précédemment des groupes sociaux et des catégories d'individus, il s'agit maintenant de mettre en parallèle la question de l'individu isolé face à un groupe. Un individu sort du groupe dès lors qu'il ne correspond plus aux critères de celui-ci ou qu'il marque une différence. Qu'il s'agisse d'un handicap, d'une différence sociale ou culturelle, est-elle vraiment excluante, stigmatisante, ou sans effet sur les groupes sociaux et les relations d'une personne avec les autres ?

Erving Goffman a écrit un livre intitulé « Stigmate : les usages sociaux des handicaps ». Dans cet ouvrage, il décrit les rapports que les individus dits « normaux » entretiennent avec les individus porteurs de stigmates.

Un stigmate est une trace, une marque durable laissée sur la peau, sur le corps en général ou à l'esprit, d'une maladie, ou d'une dégradation. Notons que par dégradation, nous pouvons comprendre une diminution de quelque critère physique psychique ou moral d'un individu. Ainsi une personne ayant une blessure de guerre, gardera des stigmates de celle-ci, ou un vieillard sera marqué par les stigmates des années, c'est-à-dire les traces de sa vie passée.

Qu'il soit visible ou non, le stigmate peut fortement participer au sentiment d'appartenance à un groupe social puisqu'il représente souvent une histoire commune. Il peut s'agir d'un passé commun, mais aussi d'un quotidien semblable dû à des caractéristiques communes.

Un handicap devient alors un stigmate qui amène l'individu concerné à faire partie d'un groupe de pair, qu'il le veuille ou non et surtout à se retrouver exclu de ladite norme.

Dans son livre, Erving Goffman distingue trois types de stigmates : ceux qu'il appelle d'une manière peu délicate « les monstruosité du corps » c'est-à-dire un handicap ou une différence physique visibles aux yeux de tous et que la personne ne peut cacher.

Il évoque ensuite une deuxième forme de stigmates : « les tares de caractère » qui sont pour lui des différences mentales ou psychiques qui apparaissent aux yeux des autres comme un manque de volonté ou un défaut de caractère majeur, des croyances ou des comportements qui sortent de la norme. Ainsi on peut retrouver dans cette catégorie de stigmates, toutes les formes de handicaps mentaux, mais aussi physiques qui ne sont pas visibles au premier abord. Entre aussi dans cette catégorie tous les comportements dits déviants par rapport à la norme, comme à une certaine époque l'homosexualité, la prostitution ou encore l'appartenance à la franc-maçonnerie ou au communisme...

Enfin, Erving Goffman parle des stigmates tribaux, c'est-à-dire ceux dus à une origine, à une culture ou à une histoire particulière. Dans le passé, être noir était stigmatisant. On peut penser aujourd'hui à un enfant d'immigré qui continuerait à subir la ségrégation invisible et insidieuse des minorités étrangères.

Dans beaucoup de ces exemples, on comprendra que le stigmate n'est pas seulement marqueur d'un handicap touchant le corps ou l'esprit, mais bien aussi et surtout d'un handicap social et d'une sorte d'exclusion des groupes sociaux dits normaux. La différence marquée par un stigmate marque une frontière entre les individus.

Le rejet : les comportements stigmatisants

Souvent, il est impossible de parler de comportements volontairement discriminants. Chacun tente d'avoir une attitude bienveillante et non excluante envers la personne handicapée, pour tenter de l'assimiler comme une personne semblable aux autres. Mais le simple fait de changer son comportement revient à traiter d'une manière (différente) distincte la personne différente. Une différence marquée cause une suite de présupposés lui correspondant. Et bien plus que de marquer le handicap ou la différence avérée, l'assimilation à une citation connue ou à des généralités connues pousse parfois à prêter à la personne stigmatisée des caractéristiques qui ne la concernent pas. Celle-ci a une canne blanche, j'en déduis qu'elle est totalement aveugle.

Reprenons l'exemple de Margot : c'est une jeune fille d'une vingtaine d'années, atteinte d'une maladie génétique. (Notons qu'il n'est jamais agréable de se voir décrire uniquement par son handicap, la maladie devenant alors un critère de définition). Elle possède une chaîne YouTube (Vivre avec) sur laquelle elle parle de sa maladie. La maladie d'Elher Danlos touche le collagène, c'est-à-dire tout le corps. Sa maladie a des répercussions sur tout son être. Elle peut marcher et n'a pas de canne. Mais quand elle prévoit de faire de grandes distances, elle préfère prendre son fauteuil roulant pour être sûre de pouvoir supporter la fatigue. Ainsi elle est capable à tout moment, de se lever de son fauteuil. L'utilisation du fauteuil roulant est aujourd'hui plutôt bien acceptée socialement. Mais voir une personne se lever de son fauteuil heurte les attentes des passants. En se levant de son fauteuil, Margot ne correspond plus à l'image qu'elle renvoyait jusqu'alors, c'est à dire, une personne qui ne peut pas marcher. Elle devient alors différente aux yeux des autres et « inclassable ». Elle n'appartient plus socialement au groupe des valides, mais devient d'une certaine façon un imposteur puisqu'elle semble usurper l'identité sociale d'un groupe auquel elle n'est pas légitime d'appartenir, les handicapés moteurs. L'image qu'elle renvoie s'en trouve brouillée.

D'après Erving Goffman, l'individu stigmatisé raisonne avec exactement les mêmes schémas sociaux que les autres. Bien sûr la personne sait être « normale », mais reconnaît tout de même que son handicap marque une différence. Une différence peut provoquer une grande sensibilité par rapport au regard des autres sur eux, voire un sentiment de honte ou même de mépris envers eux même. Le stigmaté, devient stigmatisant, dès lors qu'il marque une différence.

Bien sûr, les handicaps sont aussi acceptés. Une personne handicapée finit par être reconnue par les autres quand la différence devient une caractéristique parmi d'autres. La personne est reconnue comme « essentiellement » normale.

Tous ces termes un peu extrêmes et forts, utilisés par Erving Goffman servent à clarifier des comportements sociaux en les mettant en évidence.

Aujourd'hui, on voit fleurir un nouveau vocabulaire qui tend à adoucir l'idée qu'on peut avoir de la personne différente.

Validisme et psychophobie

La neuroatypie est un terme inventé par la communauté autiste pour se différencier des non autistes donc des neurotypiques. Ce terme est aujourd'hui utilisé pour désigner les personnes qui souffrent de maladies mentales ou de troubles mentaux.

Ces mots permettent d'éviter de parler de normal et d'anormal et donc ôte ce l'aspect stigmatisant de la caractérisation de la différence.

Mais qu'est-ce qu'être neuroatypique ?

On peut dire qu'une personne neuroatypique est une personne qui sort de la normalité mentale socialement établie. Cette définition inclut donc les personnes ayant un trouble de l'apprentissage, un trouble psychique, comportemental, mais aussi sensoriel.

Le terme de neurodiversité est de plus en plus répandu. Judy Singer est psychologue et sociologue ; et est la première à évoquer cette dénomination. Elle l'a théorisé à partir des observations de sa fille autiste. Il définit à la fois la variété infinie des constructions neurologiques des êtres humains, mais aussi le mouvement de reconnaissance d'un groupe qui cherche à défendre ces droits. Ce terme est très employé par les communautés autistes et surdouées et tend à servir d'étendard de la différence pour devenir un combat contre la discrimination au même titre que la lutte féministe ou LGBT par exemple.

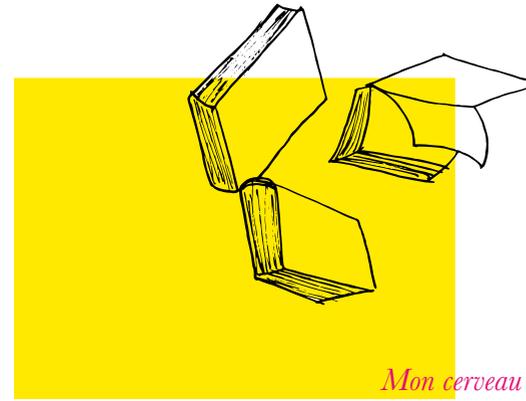
Nick Walker parle du paradigme de la neurodiversité. Il est autiste, éducateur, auteur, conférencier et universitaire.

Ce paradigme se compose selon lui de trois points clefs. D'abord la neurodiversité « est une forme naturelle et précieuse de la diversité humaine ». Ensuite l'idée qu'il existerait un fonctionnement mental normal et sain est une construction culturelle.

Enfin, il estime que la neurodiversité pose les mêmes problématiques que les diversités de genre ou d'ethnie, il s'agit d'un rapport de force et de pouvoir qui crée des inégalités sociales.

Le concept de neurodiversités permet de changer les qualifications de troubles (comme les troubles autistiques) pour parler de variantes neurocognitives qui font partie de la diversité humaine. Cela permet de retirer tout jugement de valeur qui pourrait être induit par le terme de trouble ou syndrome. Au même titre que certaines orientations sexuelles étaient, dans le passé, perçues comme pathologiques, « les troubles » mentaux ne sont donc en réalité que des formes de neurodiversités qui ne sont pas encore socialement acceptées et donc stigmatisées comme étant un handicap.

La reconnaissance par ce terme d'une diversité permet de développer une identité de groupe et d'appartenance et d'avoir un discours déstigmatisant, portant sur l'acceptation de la différence. Ainsi pourrait-on arriver à l'idée que l'acceptation totale de la différence serait pour certains troubles mineurs, certains stigmates une forme relative de guérison ?



Mon cerveau est une grande bibliothèque, mes archives y sont bien rangées, fermées à double tour, calmes et paisibles. Il y a le rayon des grands classiques, ceux qui sont lus à intervalles réguliers, ce rayon est facile à gérer. Mais il y a aussi les livres préférés et magazines d'actualité, ceux qui sont souvent empruntés simultanément, laissés en désordre et reposés à la mauvaise place. J'aime cette partie de ma bibliothèque parce qu'il y a de la vie, du mouvement. C'est là que je m'épanouis, quand le calme revient, je m'ennuie. Et je cours pour, je me bats pour tout remettre en ordre. Mais tant qu'il y aura de la vie, il y aura du désordre. C'est la contrepartie.

Petites histoires de troublé

Différentes formes d'acceptation

Valorisation de la différence, et phénomène de foire

Qu'elle soit mise en scène, ou cachée aux regards des autres, la différence a toujours intrigué. Qu'elle soit de naissance, ou acquise, elle peut être cultivée et servir de piédestal pour revendiquer son unicité. Du handicap, au record les plus divers, de la particularité congénitale aux modifications corporelles, pour certains, tout est bon pour se démarquer.

Le livre des records

Le premier livre des records est publié en 1955. Ce livre recense tous les ans les records en tout genre. Le plus grand plateau de Monopoly du monde, le record du meilleur lancé de machine à laver, la coupe afro la plus remarquable, le record du plus grand nombre d'œufs cassés avec la tête en une minute... la liste est infinie. Certains parleront de divertissement, aussi absurde soit-il, d'autres d'une course ridicule à l'exploit aussi absurde soit-il. Le livre recense aussi des records, tels que l'homme le plus petit du monde, la femme la plus grosse, les plus grands pieds, la peau la plus élastique, les siamois les plus âgés... Ces records ne sont pas détenus d'une manière volontaire, mais en raison d'une maladie ou d'une particularité de l'individu. Malgré le consentement des participants, on peut se demander quelle est la place du voyeurisme du public pour ce genre de record.

Divertissement, ou curiosité déplacée, la frontière est mince. Ces personnes font le choix de s'afficher au risque de devenir un phénomène de foire dans l'espoir peut-être de faire changer les mentalités, mais surtout de profiter des retombées financières de la médiatisation. Peut-on alors réellement parler de choix, quand la médiatisation permet de sortir de la précarité financière et de ne plus subir l'exclusion sociale ? On peut, dans certains cas, parler davantage de nécessité que de réel désir de notoriété. Ainsi Harnaam Kaur, est une jeune fille de 24 ans qui a « gagné » le record de la femme avec la plus longue barbe. Le stigmat

de la différence devient alors une fierté. Elle déclare, « N'ayez jamais peur de qui vous êtes vraiment supposé être. Vous êtes absolument magnifiques tels que vous êtes ». Elle porte son titre comme un étendard, comme un moyen de défendre la différence et la diversité. Reste à chacun de trouver la limite entre la stigmatisation et la moquerie face au divertissement et à l'expression libre et sans tabou de la diversité. La différence attire, passionne, répugne, intrigue et fera toujours couler beaucoup d'encre.

Il est important de noter dans ce cas que l'exclusion sociale est remplacée par une mise en avant stigmatisante de la différence, le stigmaté devenant le seul moyen d'inclusion possible pour les individus dit anormaux.

Les freaks shows sont un autre exemple bien connu de ce phénomène. Ils ont connu leur heure de gloire dans un premier temps aux États-Unis dès le milieu du 19^{ème} siècle. Il s'agissait d'exposer les bizarreries humaines, de montrer les personnes qui sortaient de l'ordinaire. Une très grande taille, ou une déformation du visage, on y exposait ce qui faisait sensation. Aussi appelés cirques de monstres, ces spectacles ne bousculaient pas les principes moraux des spectateurs. Cette pratique était normale et personne n'y voyait rien à redire. Cela donnait une chance à des personnes rejetées de la société de trouver un travail. Encore une fois parler de consentement est peut-être un peu facile puisqu'il était impossible de trouver un autre travail pour ces personnes « monstrueuses ».

On retrouve dans le cinéma de nombreux exemples de ces pratiques. «Freaks, la monstrueuse parade» en est le premier exemple. Ce film de Tod Browning sorti en 1932 relate l'histoire d'un cirque de monstruosités humaines.



Images du film Freaks, la monstrueuse parade , 1932

«Nous ne vous avons pas menti, nous vous avons promis des monstres, vous avez vu des monstres. Ils vous ont fait rire ... et trembler. Pourtant, si le hasard l'avait voulu, vous pourriez être l'un d'entre eux. Ils n'ont pas demandé à naître, mais ils sont nés et ils vivent. Ils ont leurs codes et leurs lois. Offensez l'un d'eux, c'est les offenser tous. Maintenant, si vous voulez bien me suivre, vous allez voir la plus extraordinaire, la plus monstrueuse créature de tous les temps (une femme hurle).» Discours du directeur du cirque au début du film.

Joseph Merrick plus connu sous le nom «Elephant Man», Eli Bowen, l'acrobate sans jambes, Fred Wilson, l'homme-homard, Chang et Eng, les jumeaux siamois... Toutes ces personnes ont vécu dans des cirques, ont tourné dans des films, considérées comme des monstres durant toute leur vie, elles sont encore connues aujourd'hui pour leur apparence sensationnelle.

Et que se passe-t-il si l'on tape leur nom sur internet ? Les premiers résultats sont des sites comme Coindubuzz, Topibuzz ou encore Démotivateur, sous des articles titrés «ces êtres humains étaient représentés comme des monstres» Il faut creuser longtemps pour trouver des articles sérieux et historiques sur ces personnes. Les premiers liens sont aguicheurs, listent et exposent ces personnes comme pour perpétuer la tradition des cirques. C'est ici la version moderne des freaks shows, socialement plus correcte, le voyeurisme et l'anonymat des internautes se faisant chouchouter par ces sites. En utilisant des gros titres aguicheurs, qui facilitent la dérive d'article en article, toujours plus attirants, et surfant sur le talent de procrastination extrême des visiteurs égarés.

Ces pratiques dégradantes et stigmatisantes semblent révolues et totalement dépassées, résistent encore sur internet par l'impunité de l'anonymat et le secret honteux d'une recherche étrange. Mais les freaks shows ont malheureusement encore des équivalents modernes.

En Chine, un parc d'attractions d'un nouveau genre a vu le jour : «L'empire des nains». Il s'agit d'un village regroupant des personnes de moins de 1m30. Tous les habitants sont salariés du parc, et vivent sur place. Ils reçoivent un salaire de 1000 yens par mois (équivalent à un salaire de professeur d'université) pour présenter des spectacles au public. Cette pratique est tout à fait acceptée en Chine et ne déclenche pas de polémique. Les salariés du parc se disent heureux d'en faire partie, d'y participer. Mais l'aspect financier influe encore une fois grandement la question du consentement puisqu'il leur serait difficile d'obtenir un salaire similaire avec un autre emploi, où ils subiraient la discrimination

et l'exclusion. Sous l'apparente bienveillance de l'assimilation, on entrevoit une stigmatisation extrême du handicap, qui est ici poussée à son paroxysme puisque chacun est en droit de venir rire du handicap de celui-ci.

Se divertir en allant observer la différence, regrouper les nains dans un parc, pour les regarder vivre... Pourrions-nous parler d'un Zoo ?

Nous aimerions nous dire que ce genre de parc ne verrait jamais le jour dans un pays comme la France où toute l'attention est portée à l'assimilation du handicap et à la diversité. Mais d'autres pratiques montrent bien l'inverse.

Il y a tout juste 20 ans, le Conseil d'État a validé un arrêt suivant la volonté de la maire de Morsang-sur-Orge, d'interdire les lancers de nains... En effet, une boîte de nuit organisait régulièrement des spectacles où un nain servait de boulet de canon. Malgré l'accord de l'intéressé qui y voyait un moyen de gagner convenablement sa vie, la pratique a été jugée anticonstitutionnelle, car elle portait atteinte à la dignité humaine.

Cette interdiction paraît légitime, mais nous sommes en droit de nous demander s'il est judicieux de lutter contre ce genre de pratiques tant que le problème du chômage, mais surtout de la précarité financière due au handicap n'est pas réglée. Priver cette personne de sa seule source de revenus (aussi immorale soit-elle), sans lui assurer un travail en retour revient d'une certaine façon, à supprimer une pratique à problème sans assumer pour autant les conséquences.

Le travail et le handicap

Différentes mesures encadrent aujourd'hui l'insertion des personnes en situation de handicap. Il est possible de se faire reconnaître en tant que travailleur en situation de handicap pour bénéficier d'aides et de soutiens.

Les entreprises sont aujourd'hui tenues d'employer 6 % de personnes en situation de handicap, encore faut-il avoir été reconnu comme tel.

Certaines personnes handicapées peuvent aller travailler dans des centres spécialisés et adaptés pour être encadrées. Les problèmes d'insertion dans le milieu professionnel ordinaire sont complexes. Tant que le handicap restera un obstacle à l'emploi et à l'insertion, il y aura des candidats à cette médiatisation, ces spectacles et autres expositions de l'étrange, qui permettent d'avoir un revenu, sans chercher à se positionner idéologiquement par rapport à ces pratiques.

«Il existe encore bien d'autres catégories que nous aimons isoler et appeler «les handicapés» «les désavantagés» ou «les retardés». En agissant ainsi nous leur faisons porter les insuffisances de notre société». Victor Papanek

Des positions sociales stigmatisantes :

l'idiote du village et le débile

Entre le rejet ou une acceptation par le spectacle, notre rapport à la différence consisterait-il principalement à nier ou à rire de celle-ci ? Peut-être avons-nous aussi besoin de combler cette « case » de l'étrange pour se mesurer aux autres et se sentir appartenir au groupe des dits « normaux ». Si un autre est désigné comme différent, hors normes, alors les critères de la normalité seront fixés par lui. Ainsi, tel un bouc émissaire dans la cour de récréation, chaque groupe social définit ses normes par l'exclusion de l'individu différent du groupe de référence.

Les maladies mentales sont souvent caricaturées et les personnes qui en sont atteintes sont dans l'imaginaire collectif des fous, des débilés, ou des idiots du village. Ces termes ont tous une connotation négative, ils étaient souvent utilisés dans le passé et marquent l'incompréhension qu'entraînent ces maladies. De plus, la plupart de ces mots sont détournés pour faire partie du langage courant. Il est presque courant de qualifier une personne dangereuse de malade mental. Les amalgames sont faits rapidement.

L'idiote du village est une personne connue localement pour son ignorance et sa bêtise. Il s'agit souvent d'une manière de stéréotyper une personne atteinte d'une maladie mentale de façon négative et dégradante. Dans son livre sur les stigmatés, Erving Goffman parle de l'idiote du village comme d'une position sociale « intégrée » au groupe et non exclue. L'idiote est donc accepté comme tel et traité comme tel. L'idiote du village est souvent considéré comme très naïf, optimiste, avec une manière de pensée enfantine.

Le fou est la personne qui a perdu la raison, qui est atteinte de maladie mentale. C'est aussi la personne qui a un comportement déraisonnable, extravagant voire imprudent. La folie est le

contraire de la sagesse et de la prudence. On parle aussi d'objet fou, quand nous en perdons le contrôle, comme un véhicule qui devient incontrôlable.

Le débile est de faible constitution et manque de force. Il est fragile et manque aussi de vigueur intellectuelle et d'efficacité. Le débile mental est donc la personne de faible constitution mentale.

Tout ce vocabulaire nourrit notre imaginaire autour de l'idée que l'on peut se faire de l'individu différent. Ces mots permettent de clairement définir des personnes que l'on exclut du groupe des normaux pour les stigmatiser. Procéder ainsi permet seulement aux dits « normaux » de remplir « la case de l'anormal », comme un point de repère à partir duquel il est possible de jauger et classer les individus. Cette pratique permet aussi de se placer soi-même et, égoïstement, de se rassurer sur sa position dans l'échelle de la normalité.

Nier la différence

Cas de l'eugénisme

L'eugénisme se définit comme la pratique qui vise à améliorer génétiquement le vivant.

Dans le film *Bienvenue à Gattaca* d'Andrew Niccol, l'idée du culte de la perfection est poussée à l'extrême. Tous les enfants naissent après sélection du meilleur patrimoine génétique. Aucune naissance naturelle n'est autorisée, puisque l'enfant risquerait d'avoir des défauts. Le héros du film étant né naturellement, il est considéré comme faible et déficient car il porte des lunettes. Ainsi il n'y a dans cette société aucun handicapé de naissance, mais seulement des handicapés par accident. Un eugénisme poussé à l'extrême qui a révélé le culte de la perfection et peut nous amener à nous questionner sur la limite du handicap. La frontière entre le handicap et les attentes de la société auxquelles nous cherchons à nous conformer est mince. Qu'est-ce qui mérite d'être corrigé, soigné ou modifié ?

Sélection des embryons

Handicaps, défauts physiques, ou déficiences, ces notions peuvent se confondre assez vite. Ces particularités font partie de l'humanité et pourtant nous les combattons. Souhaitons-nous vraiment mettre au monde des « bébés génétiquement modifiés » des « bébés OGM » ? Il est aujourd'hui normal de se poser la question de la manipulation du génome humain puisque nous sommes techniquement capables de le faire.

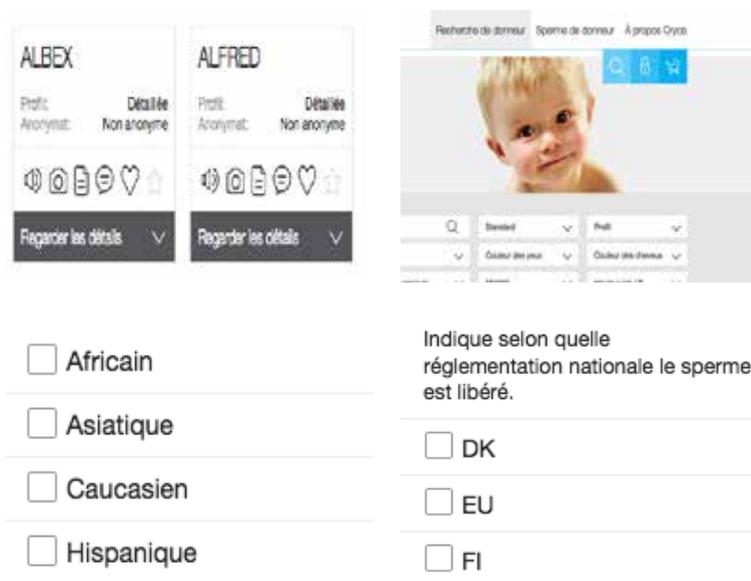
La sélection génétique existe bien aujourd'hui, mais elle est encadrée par la loi. Elle est pratiquée lors de PMA (procréation médicalement assistée) ou lors de grossesse à risques. Si la mère vient d'une famille ayant des antécédents graves comme une maladie génétique ou si elle est âgée, on procède

à une amniosynthèse, c'est-à-dire à un prélèvement de liquide amniotique. Dans celui-ci se trouvent des cellules souches du fœtus qui permettent de réaliser son caryotype. Le caryotype est la carte génétique du futur bébé grâce à laquelle il est possible de détecter des maladies éventuelles, comme la trisomie ou d'autres anomalies génétiques. Si le fœtus est atteint d'un problème grave, la mère est en droit d'avorter même après le délai légal.

Avec cette technique il serait possible de sélectionner les embryons en se basant sur beaucoup plus de critères et en apportant un jugement de valeur, comme le choix du sexe ou de la couleur des yeux.

Nous sommes aujourd'hui en France protégés de ces dérives par la loi. Lors d'une PMA, les couples stériles peuvent faire appel à des donneurs de façon anonyme. Les dons sont gratuits pour répondre au principe d'extra patrimonialité des humains. Ainsi, un humain ou ses organes ne peuvent être vendus et n'ont pas de valeur marchande puisqu'ils ne sont pas des objets. De plus, l'anonymat protège de certaines dérives et du désir de choisir un donneur pour la qualité de son patrimoine génétique ou pour son physique. Seul le corps médical peut avoir accès aux informations permettant d'identifier le donneur pour des besoins précis concernant la santé du patient.

Cette réglementation ne s'applique pas dans tous les pays. Le site Cryos Danemark propose une sélection de donneurs de sperme non anonymes pour lesquels il est possible de choisir les critères d'origine ethnique, de physique comme la couleur des yeux, mais aussi la qualité du sperme... Le site donne accès aux fiches détaillées des donneurs dans lequel on peut retrouver leurs professions, leur poids, leur taille... Mais il est aussi possible d'accéder à un commentaire du corps médical sur le donneur, un test d'intelligence émotionnelle avec des graphiques et même une photo du donneur bébé et un extrait sonore de sa voix !



Captures d'écran du site cryosinternational.com

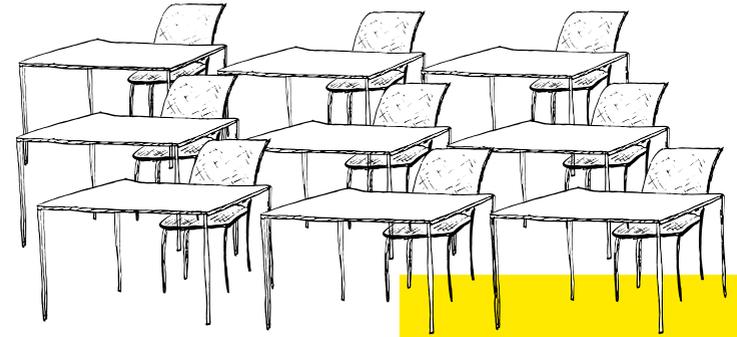
Dans ce cas, la sélection des embryons permet de choisir jusqu'aux caractéristiques physiques et performances professionnelles du donneur. C'est le début d'une recherche de la perfection et d'une progéniture idéale et sans défaut.

Il est tout de même important de noter la différence entre la sélection d'un embryon ou de son donneur et la modification du code génétique de celui-ci. La médecine actuelle sélectionne, mais ne modifie pas. Il est intéressant de voir que ce palier n'a pas encore été franchi. Même dans le cas de ce site où des dérives sont largement critiquables, il ne s'agit pas de modifier directement un embryon, mais bien de le sélectionner. La différence est importante à noter et laisse tout de même encore une petite place au hasard de la génétique.

Connaître son profil génétique

Il est aujourd'hui possible de faire séquencer son ADN pour une centaine d'euros. Cela permet de connaître les molécules qu'on ne tolère pas, les risques de maladies éventuels, et même les origines lointaines de nos ancêtres. Il est tout à fait imaginable que dans quelques années cet examen devienne une routine voire même une obligation. Il permettrait au médecin de prévenir des maladies, de connaître par avance l'intolérance à certains médicaments et même estimer l'âge de la mort... Mais on peut bien sûr imaginer les dérives de cette technique. Si ces informations deviennent faciles d'accès, votre assureur ou votre banquier pourrait exiger de vérifier votre profil génétique pour établir le coût de votre protection, ou le montant de votre prêt ?

Là, naîtrait alors une discrimination basée sur d'éventuelles défaillances ou prédispositions médicales. Il pourrait s'agir du début d'une grave dérive menant à une forme d'eugénisme, de la recherche d'individus parfaits et irréprochables, jusqu'au bout de leurs chromosomes.



*Je sens le poids de mon corps. Assise en tailleur
sur cette chaise, mes jambes écrasent mes pieds.
Cette bibliothèque est bien grande, toutes ces chaises
sont encore vides. Cette fenêtre est belle,
elle est parfaitement carrée. Mes écouteurs
sans musique dans les oreilles en guise de bouchons,
je m'entends respirer. Ma respiration est régulière,
je me laisse bercer. Il n'y a personne dans mon champ
de vision, mais j'entends un bruit sourd,
quelqu'un s'installe derrière moi.*

Petites histoires de troublé

S'affranchir de la norme

Certaines personnes choisissent volontairement de ne correspondre à aucune norme, pour vivre pleinement leurs individualités sans subir aucune obligation sociale. Mais dès lors que plusieurs personnes se rallient derrière le même rejet, les mêmes idées, désillusions, attentes, alors le chemin vers la construction d'un nouveau groupe identitaire est lancée. On ne peut alors, plus parler de cas social puisque l'idée d'isolement social et idéologique disparaît. L'exemple le plus marquant semble être les revendications de mai 68. Des individus ont décidé de ne pas se conformer aux normes et aux codes de leur société et époque. Mais le nombre d'individus engagé dans cette cause finit par créer un nouveau groupe, un nouveau courant de pensée. Le rejet du système et de la société mène à l'apparition de contre-cultures défendant l'idée d'une culture contestataire comme le courant punk. La naissance de nombreux mouvements alternatifs remet en cause les grandes questions de société. Des groupements ou des associations luttent de manière pacifiste pour une société meilleure, une société qui correspond à une autre idéologie. Une définition plus large de la contre-culture viserait à étendre l'idée aux courants culturels bousculant les codes de la culture majoritaire. Ainsi des courants artistiques comme par exemple le dadaïsme pourraient aussi être qualifiés de contre-cultures. Mais intéressons-nous plutôt au premier sens du terme et à la revendication de changement des normes sociales.

L'exemple du courant punk

Le courant punk apparaît dans les années 70, dans un contexte de crise économique et d'échec des idéologies. C'est au départ un courant musical incarné par exemple par les Sex Pistols très vite dénigré par le courant punk du fait de leur popularité grandissante qui les inclut dans la culture de masse. Les punks rejettent le système, la consommation, et le marketing les entourant, la

standardisation et l'évolution de la société qu'ils jugent mal engagé, pour une culture alternative et radicale. L'apparition des signes et de comportements distinctifs marque l'appartenance d'un nouveau groupe auquel il est possible de s'identifier. Les cris de révolte s'expriment par la musique et le pogo (danse et saut caractéristique du punk rock puis du punk hardcore).

Le style vestimentaire qu'ils arborent exprime cette idée d'un combat de société, de soldats en guerre contre les dérives du monde. Vêtements troués, chaînes, et ceintures en balles de fusil, rien ne sert d'acheter, il faut recycler. Malcom McLaren et Vivienne Westwood resteront des personnages emblématiques de cette période. Alors que McLaren était producteur des Sex Pistols, il ouvrait avec sa femme Vivienne Westwood, une boutique qui deviendra une boutique de vêtements punk. Après avoir grandi dans le bain de la culture hippie, idéaliste et enthousiaste face à l'avenir, la culture punk se développe au même moment que le courant disco, qui n'est en rien contestataire et semble se satisfaire de l'évolution du monde. La légèreté de cette musique est vécue comme une façon de masquer la réalité. L'esprit noir du courant punk correspond aussi au slogan qui a marqué la culture punk : « No futur ». Il est important de noter que ce slogan bien connu n'est pas complet. Les Sex Pistols avaient déclaré à l'origine, « No futur for you ». Le sens est alors tout à fait différent. Pas d'avenir pour vous, vous étant les idéalistes, les inconscients qui se laissent porter sans voir les dérives du monde.

Le message d'un tel courant n'est donc pas le simple rejet de l'existant ou d'une résignation fataliste. Il s'agit plutôt d'une façon de valoriser une idée de changement. Cet exemple illustre ce principe et met en exergue l'aspiration à un monde meilleur qui se cache derrière la plupart des mouvements de rejet.

De la désillusion à l'utopie nouvelle

Le rejet volontaire et conscient de la norme culturelle et sociale ne reflète pas un simple besoin d'opposition et de critique dénuée de sens. Il reflète une pensée alternative qui pense l'évolution de la société d'une autre façon. Par le rejet s'exprime la recherche d'un idéal nouveau pour un avenir meilleur.

Des groupes se fédèrent autour d'idées et de valeurs communes. Associations, groupes politiques, artistiques, militants, éducatifs...

L'aboutissement de la démarche de groupes formés par le désir de changement et les désaccords avec la société, par l'engagement et les actions, peuvent tendre vers des mouvements politiques ou sociaux d'insertions et d'assimilations. À l'inverse de la volonté de rejet des valeurs de la société et des normes, des actions sont également menées pour tenter de faire évoluer l'existant sans l'effacer. C'est le combat qui est mené par de nombreuses associations pour lutter pour une cause. La démarche associative vise à apporter son soutien et à rendre visibles des minorités laissées pour compte par la société voire par l'état. Les actions citoyennes sont nombreuses et mettent en évidence la diversité des combats et des champs d'action où chacun peut agir. Défendre une cause, c'est ouvrir la réflexion, proposer une voie nouvelle et agir pour la société. Les mouvements de rejet du système sont donc peut-être les prémices d'un sursaut de citoyenneté, pour changer la société de l'intérieur. Encore faut-il avoir accepté personnellement de ne pas adhérer à la norme. Il ne s'agit pas forcément d'une volonté de rejet, comme une finalité, mais d'une obligation qu'on se donne à soi-même, pour respecter ses idées.

Sortir de la norme serait donc la première étape pour éveiller les consciences et faire changer les codes. Et s'il s'agissait de ne plus subir le rejet, mais d'en faire la source d'un nouveau combat social ?

Du rejet au combat militant ?

Et s'il n'y avait qu'un pas ?

La liberté d'expression nous donne le pouvoir d'exprimer tout avis et toutes idées contraires à celles qui dominent dans un groupe ou un état. Plus que d'exprimer un désaccord, le militantisme vise à défendre et étendre la pensée qu'on estime juste, la faire entendre et lui donner voix.

Le principe démocratique des débats d'idées en politique en est le meilleur exemple. Différents courants de pensée s'affrontent dans un cadre bien défini et encadré. Comme une dissonance avec le discours officiel de l'état, ces voies divergentes font partie intégrante du processus démocratique. Mais restons conscients que tous les combats n'ont pas la même visibilité. Qu'il s'agisse de politique ou non, les voix minoritaires ont des difficultés à s'exprimer et tentent de passer par des actions coup-de-poing pour se faire entendre. La loi permet la contestation par la grève ou par la manifestation, qui donne à chacun le droit de lutter pour ses valeurs et ses idées. Il ne s'agit pas ici de déroger à la norme, puisque ces principes sont inscrits dans la loi. En politique, on peut noter l'apparition d'actions illégales (qui sortent de la norme établie par la loi) dans le but de faire entendre sa voix et de marquer les esprits, comme l'occupation de la zone du futur aéroport de Notre-Dame des landes, ou encore le fauchage de champs de maïs OGM par des militants écologistes.

La pratique d'actions illégales amène aussi à se poser la question de la place de la désobéissance civile. Il s'agit de refuser délibérément et ouvertement de se conformer à une loi, pour défendre ses valeurs, si l'autorité en place ne nous semble pas légitime. L'exemple le plus parlant est bien sûr la formation de la résistance pendant la Seconde Guerre mondiale. Mais la désobéissance civile peut aussi être brandie par certains pour des actions à une autre échelle (beaucoup plus petite) et sûrement beaucoup plus contestable, comme refuser d'unir un couple homosexuel pour un maire qui n'accepte pas la mise en place du mariage pour tous par exemple.

Émancipation du stigmatisme par son appropriation

Pour vaincre la stigmatisation sociale et le rejet, certains groupes utilisent comme arme la raison même de l'exclusion. Ainsi en 1971, « les 343 salopes » défendent par le nom de leur manifeste, leurs droits et leurs idées en revendiquant le mot même les stigmatisant. Le vocabulaire avilissant devient alors un bouclier, un étendard. Comme une prise de pouvoir sur le mot, il appartient à la personne stigmatisée qui se l'approprie et en détourne l'usage. Il devient tabou, presque interdit aux personnes non concernées.

Les mots de « salopes » peuvent alors être utilisés par les 343 femmes l'ayant revendiqué, mais aussi par toutes les personnes en accord avec leurs idées et se ralliant à leur cause. Se retrouve ainsi opposé le premier sens du mot dégradant et insultant, venant des personnes qui l'utilisent au premier degré, et le sens revendicatif porté par le groupe opprimé à l'origine ainsi que ses alliés.

Erving Goffman évoque dans son livre sur les stigmates, le cas du mot « nègre ». Il donne l'exemple d'un groupe d'amis composé de personnes noires et d'une seule personne blanche. Ils s'amuse dans l'eau et se chamaillent. Ils se traitent mutuellement de « sales nègres », injure qu'ils se sont appropriée. Soudain, l'ami blanc en fait de même et emploie ce mot. Dans un premier temps étonnés, ses amis acceptent ce terme venant d'un blanc parce qu'il est assimilé au groupe comme un allié de cette cause, qui en est concerné par sa proximité. Ce terme est totalement injurieux dans le vocabulaire d'une personne blanche, mais se retrouve approuvé dans le vocabulaire des personnes auparavant discriminées par celui-ci.

Une sorte « d'empowerment » par le vocabulaire voit le jour. Par ce terme est entendue une vision différente du concept stigmatisant, tentant à rendre celui-ci autonome pour se l'approprier et en retourner le sens. Le vocabulaire devient un moyen d'émancipation fort qui tend à effacer les stigmates.

Mais cette manipulation du vocabulaire rend les mots tabous, puisqu'une personne non avisée n'est plus en droit d'employer les termes qui sont susceptibles d'exclure des individus. C'est selon cette logique que cette délicieuse pâtisserie arrondie composée d'une meringue, de crème au chocolat et enrobée de grains de chocolat se nomme aujourd'hui « merveilleux » alors que dans les boulangeries de nos grands-parents, on la trouvait sous le nom de « tête de nègre ». Nous pouvons nous accorder sur le fait qu'il s'agit dans ce cas, d'un qualificatif positif, puisque cette expression est bien entendu raciste. Mais dans d'autres cas, les tabous du langage peuvent rendre obscurs des sujets qui mériteraient d'être traités sans détour.

C'est ainsi que l'on constate une sorte de lissage du vocabulaire, et un refus des termes qui pourraient faire mouche. On parle de malvoyant et de malentendant pour ne pas dire les mots d'aveugle et de sourd par exemple. L'utilisation de ces vocables produit une certaine gêne. On retrouve dans le vocabulaire officiel du gouvernement, par exemple, l'expression de « plan de sauvegarde de l'emploi » pour afin d'éviter le mot « licenciement ». Ici commence un autre débat, celui de la manipulation par le langage. Il s'agit de détourner le vocabulaire à impact négatif de son concept, pour le rendre positif et en minimiser les conséquences et réactions éventuelles dues à un vocabulaire trop direct.

Le pouvoir des mots est immense et les tabous sociaux et culturels dépendent en grande partie de la place que l'on donne aux mots qui les qualifient. Injure inacceptable, termes revendicatifs ou formulation consensuelle, certains parviennent à décroiser ces codes pour ouvrir à de nouvelles formes d'intégration par le langage. Les mots sont des armes de pouvoir et les plus grands combats commencent par eux.

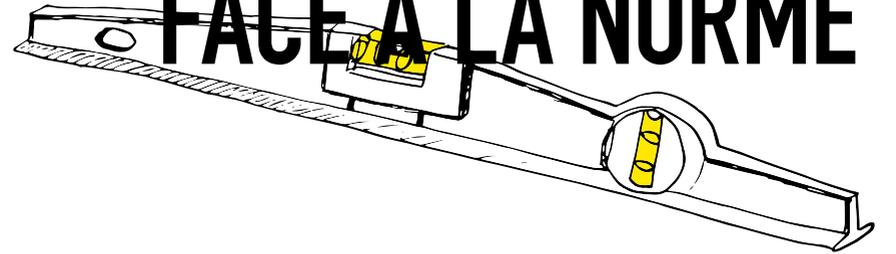
Malgré les conventions, nous sommes naturellement tous uniques. Mais comment coexister ? Changer notre façon de penser finit par faire évoluer notre manière d'agir, de produire, de construire. Bouleverser les normes ou simplement les transformer, tout changement peut tendre à un décroissement des individus.

Nous allons maintenant nous intéresser à la place de la norme dans le design. Comment est-il possible d'inclure grâce à celui-ci ? Le design peut-il être vecteur de changements et d'évolutions ?

Nous allons nous pencher plus précisément sur le cas des objets et de nos environnements matériels. Tous ces questionnements touchent la sphère du design. Comment la norme et le design s'entremêlent-ils ? L'un contre l'autre ou l'un avec l'autre ?

LE DESIGN

FACE À LA NORME



Des objets normés

Faisons un saut dans le passé. À la fin du 19^{ème} siècle et début du 20^{ème} commence la révolution industrielle, c'est le début de l'ère de la standardisation, les chaînes de montage se développent, puis le taylorisme et le Fordisme... La naissance de la production de masse conduit à la création de nouveaux besoins et une baisse des prix. Vient ensuite la hausse des salaires qui rend accessible à plus de personnes, des biens qui n'étaient réservés qu'à l'élite (comme la voiture par exemple). Les objets sortent des usines en masse, tous identiques.

L'objectif était à l'époque, de dessiner des objets peu chers et surtout faciles à produire en série. Il faut donc aussi penser à simplifier les objets pour en supprimer les petits détails coûteux à la production ou impossibles à produire à la chaîne.

On répond ainsi à la demande d'une société en plein bouleversement. Produire plus, gagner plus, consommer plus.

Il est important de noter que les évolutions des techniques de production entraînent également de grands bouleversements dans les formes et ouvrent à de nouveaux horizons.

De la standardisation à un besoin de dé-standardisation

L'exemple de la chaise Eames

En 1948, Charles et Ray Eames proposent une chaise en coque de plastique au concours international, Low Cost Furniture Design. Ce concours vise à répondre aux besoins de réaménagement des foyers après-guerre.

La chaise Plastic Side Chair est constituée d'une coque en polyester et fibre de verre moulée. La fibre de verre n'était alors utilisée que dans le milieu militaire. C'est avec cette chaise que la technique du moulage et l'utilisation du plastique s'invitent dans les productions en série et les produits grand public.

Les chaises et fauteuils en coque des Eames ont connu un succès mondial et sont devenus des modèles iconiques, encore commercialisés. Le modèle original est toujours édité par Vitra. Depuis 1993, la technique a été modernisée et la coque qui est aujourd'hui en ABS ne contient plus de fibre de verre. Cette méthode permet de réduire les coûts de production et de proposer une plus large palette de couleur. Tandis que de nombreuses copies de ces modèles fleurissent à des prix variables et que la production des chaises estampillées Eames prospère encore, les collectionneurs s'arrachent les modèles « originaux » en fibre de verre. C'est peut-être là, la rançon de la gloire. Mais alors que les Eames ont dessiné ces modèles pour diminuer les coûts et rendre le mobilier accessible, aujourd'hui, les prix s'envolent. Les pièces rares deviennent des objets de collection, des pièces de musée et s'éloignent de leur objectif premier.

Avec la même volonté de standardisation et de réduction des coûts, Jean Prouvé a développé dès 1930 du mobilier et des architectures rationalisées, et simples à la mise en œuvre. À l'image de sa maison faite de panneaux préfabriqués assemblables ou de



Eames Plastic Armchair DAW,
Charles & Ray Eames, 1950

son mobilier, majoritairement en tôle pliée, ces réalisations sont peu coûteuses, pérennes et robustes.

Mais encore une fois, les pièces de Prouvé sont si marquantes dans l'histoire du design que les prix s'enflamment, loin de la logique de départ. C'est ainsi que la table « trapèze » s'est vendue aux enchères 1,2 million d'euros. Les pièces de mobiliers encore éditées sont bien évidemment moins onéreuses, mais restent réservées à un public très aisé.

Inclure une réflexion sur le processus de production et les coûts dans la création, fait partie intégrante du projet de design. La justesse d'un projet vient sûrement de la façon globale de l'envisager. À l'image des Eames ou de Prouvé qui se penchent directement sur le processus de production, le rôle du designer ne se limite pas assurément à une simple idée détachée de tout contexte et de toute réalité.

À la genèse de la production en série, la réflexion autour de la production était limitée à la question du rendement. Par son principe de production et ses objectifs de rentabilité, le taylorisme efface toute singularité individuelle. Comme le montre le célèbre film de Charlie Chaplin, « Les temps modernes », l'homme devient un outil, l'ouvrier est relégué à l'état de machine.

La décomposition et la simplification des tâches à l'extrême occasionnent un apprentissage rapide des tâches répétitives à réaliser. Les emplois n'ont plus besoin d'être très qualifiés. Mais

les ouvriers (dits ouvriers spécialisés) ont très vite refusé cette déqualification en organisant des manifestations et des grèves. Ce changement de l'organisation du travail est apparu au même moment que les premiers syndicats ouvriers. C'est ainsi qu'est née une prise de conscience claire et précise des maux créés par la nouvelle organisation du travail. Malgré l'augmentation des salaires rendue possible par la hausse de la productivité au moment de l'arrivée du Fordisme, les ouvriers souffrent de cette nouvelle organisation du travail qui nie les compétences et les capacités de chacun pour les réduire à leur seule force de production.

Bien plus que dans l'unique sphère du design, la place de l'individu par rapport à des règles, des normes et des organisations restent toujours un point variable et donc critiquable. Dans le cadre d'une entreprise compétitive à l'international qui suit les règles du marché, il est évident que l'individu perd son unicité pour devenir une valeur productive qui se doit d'être toujours rentable pour son employeur.

Quelle place et quelle importance doit avoir l'individu par rapport au système dans lequel il s'inclut ? Le curseur est sensible et oscille au rythme des droits des travailleurs et des règles du commerce, comme un syndicat défend l'humain face aux normes productivistes.

L'individu dans le système productif

L'exemple de Gaetano Pesce

Gaetano Pesce prend position contre la standardisation de la société et des moyens de production.

«La volonté du design est de réaliser des objets parfaits, et nous voyons que ni les objets ni nous-mêmes ne sommes parfaits, et donc ce type d'objet est incapable de communiquer quoi que ce soit. Il communique seulement... qu'il est artificiel.» Gaetano Pesce

Il défend le fait qu'un objet standard ne peut convenir à personne tant il est impersonnel. Il cherche à mettre au centre de la production l'ouvrier et de «laisser voir le faire». Cela consiste, dans un premier temps, à ne pas tenter de faire disparaître les traces de la technique sur l'objet (injection, soudure...). Replacer l'homme au centre de la production, revient à redonner à l'outil sa place d'aide à la production, et non d'en faire une puissance autosuffisante et supérieure à l'unicité d'un individu capable de produire de ses mains.

Il cherche, par ses principes de création, à aller à l'encontre des techniques du taylorisme.

Gaetano Pesce souhaite redonner à ces objets, la singularité nécessaire, à leur redonner la valeur de l'unique. Ainsi, dans ses «séries différenciées», les objets ne sont plus «des clones» les uns des autres, mais des objets uniques, qui se ressemblent, à l'image d'une famille. C'est alors par le principe de production et l'intervention de l'ouvrier que se joue toute la différence. Revaloriser le travail, redonner de la valeur à la production.

Par son principe de production et ses objectifs de rentabilité, le taylorisme efface toute singularité individuelle. Comme le montre le célèbre film de Charlie Chaplin, «Les temps modernes», l'homme devient un outil, l'ouvrier est relégué à l'état de machine.

La décomposition et la simplification des tâches à l'extrême occasionnent un apprentissage rapide des tâches répétitives à réaliser. Les emplois n'ont plus besoin d'être très qualifiés. Mais les ouvriers (dits ouvriers spécialisés) ont très vite refusé cette déqualification en organisant des manifestations et des grèves. Ce changement de l'organisation du travail est apparu au même moment que les premiers syndicats ouvriers. C'est ainsi qu'est née une prise de conscience claire et précise des maux créés par la nouvelle organisation du travail. Malgré l'augmentation des salaires rendue possible par la hausse de la productivité au moment de l'arrivée du Fordisme, les ouvriers souffrent de cette nouvelle organisation du travail qui nie les compétences et les capacités de chacun pour les réduire à leur seule force de production. Cette dualité est toujours d'actualité.

Bien plus que dans l'unique sphère du design, la place de l'individu par rapport à des règles des normes, des organisations restent toujours un point variable et donc critiquable. Dans le cadre d'une entreprise compétitive à l'international qui suit les règles du marché, il est évident que l'individu perd son unicité pour devenir une valeur productive qui se doit d'être toujours rentable pour son employeur.

Quelle place et quelle importance doit avoir l'individu par rapport au système dans lequel il s'inclut ? Le curseur est sensible et oscille au rythme des droits des travailleurs et des règles du commerce, comme un syndicat défend l'humain face aux normes productivistes.

Une approche plus récente : Jersey Seymour

Bien entendu, des designers s'intéressent encore aujourd'hui à la place de la production et à la force productrice. Jersey Seymour cherche dans son travail à laisser s'exprimer « l'énergie bouillonnante et créatrice » des amateurs. En fournissant, comme dans le projet « chair workshop » des pièces de bois et de la cire aux participants, il souhaite les laisser libres de créer des chaises comme ils l'entendent. La production devient un moment d'échange et de partage entre des personnes variées qui ne sont pas habituées à créer. Son but est de se questionner sur la place de la production dans l'objet et de revaloriser le moment même de la fabrication comme un élément indissociable de l'objet fini. Cela permet d'échanger et de réfléchir ensemble autour de la conception d'objets. Il en résulte des chaises avec une esthétique très particulière dont la force vient du discours et de l'implication de l'individu dans la production. L'individu est alors remis au centre de la production et de l'histoire même de l'objet, qui naît alors d'une rencontre.

C'est sûrement cet aspect collaboratif du design qui porte le projet avec le désir de profiter des compétences de chacun dans une émulation d'idées créative.



Workshop chair,
Jersey Seymour, 2009

Les normes industrielles : normes ISO et NF

Mais d'ailleurs, quelle hauteur doit faire une chaise, le bois qu'il a utilisé est-il certifié ? Ces questions peuvent être soulevées. Pour des raisons de sécurité, mais aussi de confort ou de préservation de l'environnement, qu'il s'agisse d'une injonction légale ou non, les normes régissent aussi nos productions matérielles.

Une norme est aussi un texte rédigé par les parties intéressées visant à normaliser les actions et les productions du domaine concerné. Elles peuvent être rédigées par les fabricants, les distributeurs ou le consommateur s'il s'agit de biens de consommation. L'AFNOR est l'association française de normalisation qui représente la France au sein de l'ISO (Organisation internationale de standardisation).

Cet organisme établit les normes françaises et correspond à la certification qu'on retrouve sous le signe NF sur nos produits. Elles sont d'application volontaire c'est-à-dire que le choix est laissé au fabricant de l'appliquer ou non. Il ne s'agit en quelque sorte que de recommandations pour faciliter les échanges. Si l'industriel ne remplit pas les critères correspondant à sa catégorie de produit, il n'obtiendra pas la certification NF.

Sécurité et santé publique

En revanche, certaines réglementations correspondent à des normes d'applications obligatoires. Cela signifie une contrainte légale de s'y conformer. De plus si une norme européenne obligatoire entre en jeu, celle-ci s'étend à la réglementation française. Lorsque celle-ci n'est pas respectée, l'industriel s'expose à l'interdiction de la commercialisation de son produit et il n'obtiendra pas les sigles UE, NF... L'Union européenne et les gouvernements rendent obligatoires des normes visant à protéger la santé des consommateurs, ou ayant un impact écologique par exemple, comme les critères d'inflammabilité ou la limitation des particules chimiques volatiles.

On pourra noter qu'il est facile de trouver des niches où les réglementations ne s'appliquent pas. Le domaine de la petite en-

fance est très encadré. Les réglementations sont extrêmement nombreuses (niveau sonore, qualité des matériaux, précautions d'emplois, composants chimiques...). Pourtant, certains industriels parviennent à jouer avec ces cadres pour les manipuler et les contourner. Ainsi une poupée, classée dans la catégorie des poupées de collection, n'est plus considérée comme un jouet et ne répond donc plus aux exigences de cette catégorie. Elle pourra néanmoins être vendue dans un magasin de jouet, sous la nomination de poupée de collection.

Faciliter les échanges internationaux

« Nous sommes ISO, l'organisation internationale de normalisation. Nous établissons et publions les normes internationales.

L'ISO est l'organisation internationale de normalisation. C'est une ONG qui regroupe 161 membres représentant chacun l'institution de normalisation de leur pays. Les experts des différents pays «élaborent des normes internationales d'application volontaire, fondée sur le consensus, pertinente pour le marché, soutenant l'innovation et apportant des solutions aux enjeux mondiaux.»

On peut lire sur le site de l'organisation que le but est de faciliter les échanges internationaux avec aujourd'hui plus de 21000 normes établies dans tous les domaines de l'industrie. Qualité, efficacité, sécurité sont leurs maîtres mots. Agriculture, santé, nouvelles technologies, tous les domaines sont concernés

Le premier comité d'expert de normalisation ISO est créé en 1947. Les premières normes produites par l'organisation ont marqué de grands changements dans le commerce international comme en 1960 avec la normalisation des unités de mesure internationales, ou en 1968 sur les conteneurs et le transport de marchandises.

Le directeur général de l'ISO déclarait en 1969, «le nationalisme politique prévaudra aussi longtemps que nous vivrons. Le nationalisme économique est sur le point de disparaître et le nationalisme technique a disparu». Cette vision de l'avenir était en effet plutôt lucide. L'ouverture des marchés et l'expansion du commerce international ont brisé les limites nationales en matière de technique et d'industrie. C'est aussi par ce genre de biais que certaines dérives sur la déréglementation des marchés internationaux progressent. Sous le couvert de la standardisation des normes internationales, le libéralisme économique force les industriels à se plier aux réglementations internationales.

Si une entreprise ne respecte pas les normes d'application volon-

taire, elle peut se retrouver exclue du marché international et devient non compétitive par rapport à la concurrence. Ce lissage des pratiques et des techniques peut devenir une obligation implicite. Une société pourrait par exemple envisager d'utiliser un format d'emballage de son choix, mais au détriment de sa compatibilité avec les conteneurs de transports et donc de sa rentabilité.

Toutes ces réglementations visent donc à simplifier les échanges par des standards qui suppriment les problèmes de compatibilité des produits, et outils. Ainsi, les têtes de vis sont par exemple les mêmes dans tous les pays, bien qu'il existe encore des exceptions. Le Québec utilise toujours les têtes de vis carrées qui ne sont plus commercialisées en France. Cette tête, inventée par un québécois, permet aux tournevis de tenir plus facilement dans la vis.

Mais à l'inverse, des sociétés choisissent volontairement d'utiliser des vis (ou autres équipements) différentes pour empêcher les consommateurs de réparer leurs produits eux-mêmes. Il ne s'agit alors plus d'une nécessité de simplification, mais bien d'une technique commerciale pour rendre les clients, dépendant de la marque. L'exemple le plus évident de ce phénomène semble être les chargeurs d'ordinateurs et de téléphones. Beaucoup de marques utilisent des chargeurs dits « universels » alors que d'autres comme Apple, préfèrent créer une autre version pour contraindre les clients à acheter l'équipement correspondant. L'objectif de simplification est alors annulé par des manipulations commerciales.

Les pictogrammes, un langage commun

Au même titre qu'une langue étrangère qui nous permet de communiquer avec le plus grand nombre, les pictogrammes doivent être simples et normés pour être reconnus par tous. Ainsi, l'ISO a standardisé les symboles pour être en mesure de surmonter la barrière de la langue. Un panneau « issue de secours » restera le même aux quatre coins du monde. La normalisation des couleurs, formes et dessins permet dans ce cas de développer un moyen simple de transmettre des informations importantes. Zones de danger, produit toxique, alarmes, interdiction...



Des objets uniques pour des personnes uniques : la personnalisation



Publicités du site Fnac.com

La production de grandes séries semble aller à l'encontre du besoin de souligner son individualité. Après une standardisation des objets, des moyens de production, le besoin de faire la différence et de laisser sa marque sur nos objets semble devenir important. Le client customisateur... Cette idée est devenue un argument commercial fort pour les marques, qui le déclinent sous toutes ses formes. La customisation est un anglicisme qui signifie l'adaptation d'un produit pour son destinataire. Le vendeur personnalisera donc l'objet avant de le livrer au client.

Une autre forme de personnalisation consiste à choisir des paramètres tels que la couleur ou la matière parmi des gammes proposées par la marque. De nombreuses enseignes automobiles proposent de choisir la couleur des sièges, des portes ...

De plus en plus d'enseignes proposent des objets sur lesquels il est possible d'imprimer un message, ou une photo. Coques de téléphone, vêtements, sacs, cahiers, bavoirs... Le motif change et rend l'objet unique. Pour autant les coûts de production n'augmentent pas puisque les objets restent toujours identiques. Le choix infini vient d'un motif qui est propre au client.

Une autre forme de personnalisation consiste à choisir des paramètres tels que la couleur ou la matière parmi des gammes proposées par la marque. De nombreuses enseignes automobiles proposent de choisir la couleur des sièges, des portes ...

Renault propose par exemple une interface où l'on peut chan-

ger les paramètres en temps réel et visionner les changements sur la voiture. Du modèle au moteur, en passant par la couleur de la carrosserie, des jantes ou de l'équipement intérieur, tout peut être personnalisé. Les options sont en réalité les mêmes que celles qu'un concessionnaire vous présenterait directement en boutique. Pourtant l'interface de visualisation donne au client l'impression de maîtriser son choix et de créer lui-même son véhicule. Un certain sentiment de fierté flatte l'ego du client qui peut se sentir plus maître de son achat. Les marques de chaussures procèdent de la même manière comme Converse ou Nike. « Commencez par une toile blanche », et vous pourrez ensuite choisir la couleur, la forme, le logo...

Le domaine de l'ameublement n'échappe pas à cette règle. En tapant sur Internet meuble personnalisable, on trouve une multitude de sites pour « créer soi-même ses meubles ». Par exemple, le site « dessine-moi ton meuble », sur lequel, à partir de meubles standards on peut adapter les modèles au gré de nos envies. Nombre de portes, d'étagères, hauteurs et largeur...

Ikea connaît un succès international pour ses meubles et ses objets fonctionnels et peu chers. Meublant un très grand nombre de foyers, Ikea ne propose pas de personnalisation des objets, mais plutôt des gammes si larges qu'il est possible à chacun de trouver le produit qui lui correspond. Les objets et les meubles sont ajustables et adaptables entre eux et peuvent convenir à tous les intérieurs. Le choix de « personnalisation » se fait uniquement dans le choix des dimensions ou des couleurs, parmi un grand nombre de possibilités à la vente.

Des suréquipements proposent une personnalisation de ces meubles standard. On peut trouver sur le site Superfrond ou encore Bocklip, un large choix de piètements, portes ou poignées de meubles adaptables au mobilier Ikea. Les utilisateurs peuvent de cette façon bénéficier de la souplesse des agencements Ikea, ainsi que de ses prix avantageux, tout en rajoutant une petite touche personnelle, pour que le meuble Ikea n'y paraisse même plus !



Images du site Bocklip.com

Personnalisation de luxe

La mode des objets personnalisables touche aussi le haut de gamme. Le site Bespoke propose des meubles personnalisés. On y trouve par exemple la table « mutante » de Jean Nouvel. À partir de la forme de base, il est possible de changer la couleur et l'aspect. Le client peut choisir la hauteur des pieds ou la longueur du plateau. La liberté créatrice de l'acheteur se limite bien sûr à la gamme colorée et aux choix proposés par l'éditeur. La marque fait appel à des designers qui dessinent des pièces exclusivement pour elle. Les pièces sont destinées à être modifiées par le consommateur, puis produites sur commande par des artisans. « Votre nouveau meuble créé exclusivement par vous, et pour vous ». Il est évident que le meuble reste l'œuvre du designer qui, même personnalisable, en a choisi les possibilités de couleur et les options disponibles. Cet engouement pour la personnalisation remet le consommateur au centre de l'achat et semble lui donner, du moins en apparence, une plus grande part de choix et de liberté. Cherchons-nous à consommer mieux, à avoir un plus grand contrôle sur nos achats ?

Passion DIY

La personnalisation, et le besoin de contrôle sont poussés à l'extrême avec la mode du DIY c'est-à-dire du « Do it yourself », ou en français, « Fais-le par toi-même ». Par manque d'argent, par souci esthétique, ou pour se divertir, les DIY envahissent internet. « Tuto récup' », « Tuto déco », DIY cuisine ou bricolage, les exemples sont infinis. Mais avant cette mode du DIY ne faisons-nous rien par nous-mêmes ? Partager ses astuces, ses créations et idées, et véhiculer les valeurs du « Do it yourself », Internet a permis à ce phénomène de grandir.

Dans l'idée de moins consommer, ou de mieux consommer, les DIY s'inscrivaient au départ dans une démarche anti-consumériste. Fabriquer ses produits d'entretien, ses cosmétiques, pour revenir à un quotidien simple, ou créer soit même ses décorations de Noël, tout est réalisable à la maison. Grâce aux nombreux tutoriaux vidéo sur Internet, il n'est pas nécessaire de jouer à l'apprenti sorcier ou de se creuser la tête pour trouver l'inspiration. Tout est déjà détaillé. Il suffit de choisir son modèle et de le reproduire. Là se pose alors la question de l'intérêt de faire soit même s'il ne s'agit que de reproduire l'existant. Prendre un modèle et le reproduire, revient à personnaliser sa voiture, ou à coller une photo sur un t-shirt, la forme de base n'est pas une création personnelle. Le DIY implique bien plus la personne dans le processus de création que la personnalisation en ligne ou sur commande, mais l'idée reste la même.

La démarche ergonomique : le design centré sur l'utilisateur

Le design centré sur l'utilisateur prône l'idée tant défendue en ergonomie, que l'utilisateur doit être au centre du projet de design et que la conception doit être centrée sur lui. Le produit final doit s'adapter à ses déficiences et ses particularités. C'est donc en passant par des étapes d'analyses de comportements, de besoins, et par le dialogue que le projet doit naître.

L'ergonomie s'empare des normes, des mesures et des études sur les individus pour en tirer des données moyennes et médianes utilisables. Le but étant d'adapter l'utilisation des objets ou interfaces, pour en améliorer le confort d'utilisation, ainsi que l'efficacité.

On retrouve ici le dilemme de la rentabilité face au confort de l'usager. C'est alors au designer de trouver le juste milieu. Prenons l'exemple d'un plateau de service pour des serveurs dans la restauration. Le problème rencontré par ceux-ci est un poids trop élevé à supporter. Est-il pour autant bien de limiter le format du plateau au risque d'empiéter sur leur productivité ? Est-il plus intéressant de porter plus à chaque déplacement ? Heureusement ces deux concepts ne sont pas toujours en opposition.

L'ergonomie tente de rendre les objets utilisables et confortables pour tous (le public visé). De la hauteur du plafond d'un habitacle de machine de chantier en passant par le manche de l'épluche-légumes, les normes permettent dans ce cas de produire des objets qui correspondront au plus grand nombre.

Les objets sont souvent conçus en prenant en compte les données du premier et du dernier centile des paramètres concernés (par exemple la femme la plus petite et l'homme le plus grand). De nombreux livres de référence recensent les dimensions du corps humain et toutes les données dont un ergonomiste pourrait avoir besoin.

Mais l'avantage de la vision ergonomique du design réside dans la méthode de conception qui implique des tests utilisateurs et des essais de premières versions avec des échantillons testeurs types. L'utilisateur est ainsi impliqué dans le processus de production, et bien que la genèse du travail soit basée sur des normes pré-définies et standard, la démarche est de mettre l'utilisateur au centre du projet.

Dans son livre design pour un monde réel, Victor Papanek donne l'exemple d'une chaise de bureau conçue par une équipe d'ingénieurs. Le modèle semble confortable, capitonné et adapté au dos. Les équipes choisissent de le faire essayer par une secrétaire qui en bénéficiera par la suite. Elle s'y assoit quelques minutes et le trouve confortable. La production de masse est alors lancée. Par la suite, le fauteuil ne se vend pas, car il procure des douleurs dans le dos. La démarche ergonomique aurait consisté à mettre le prototype à l'essai en condition réelle. Cela aurait permis de constater que les secrétaires demeuraient assises huit heures d'affilée et que pour cet usage le siège ne convenait pas. L'ergonomie analyse les postures, les comportements et le contexte dans lequel l'objet sera installé. Bien sûr, l'avis de l'utilisateur est pris en compte, mais celui-ci n'a d'intérêt que s'il est accompagné d'observations concrètes. La justesse du produit final vient de l'exacte évaluation entre écoute, conceptualisation des problèmes, analyses de terrain et mesures.

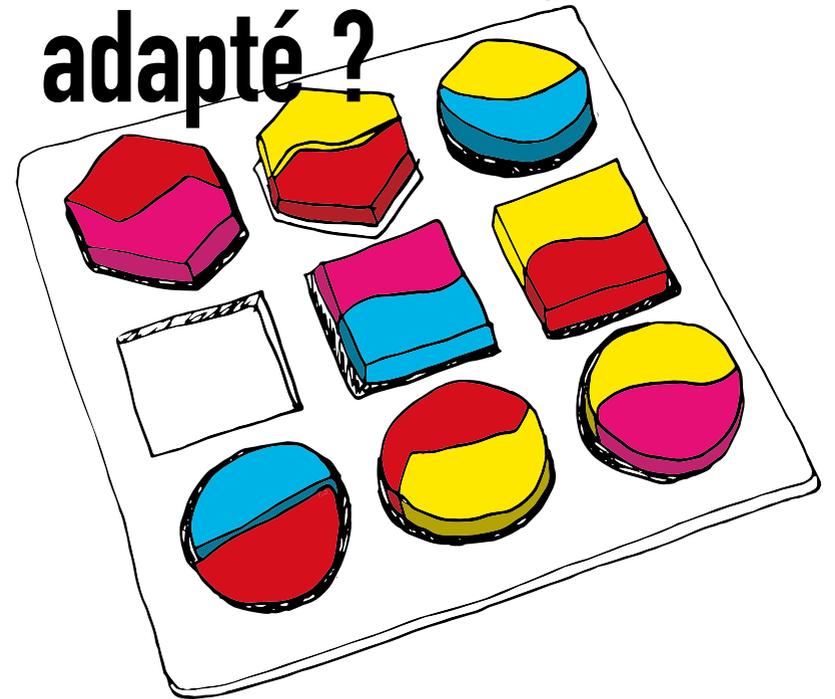
Les 5.5 designers ont conçu une série d'objets symboliques (série Cloning), reprenant cette idée d'objet correspondant à son utilisateur. L'idée a été poussée jusqu'à reprendre les critères physiques des personnes comme la couleur des yeux, la morphologie, pour repenser une nouvelle esthétique. Comme des copies de leur propriétaire, ces objets sont une représentation matérielle de la diversité humaine. À l'opposé d'une série d'objets clonés qui semble détachés de la réalité humaine. Si ici, les objets s'adaptent aux individus par leur apparence, c'est le principe d'inclusion de l'individu dans la réflexion qui est importante et c'est cela que le projet met en avant.

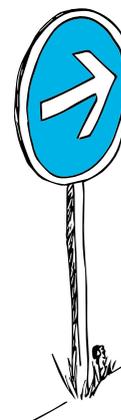
Ce projet illustre parfaitement l'idée d'un design pensé pour s'adapter à chacun. Serait-ce la meilleure solution pour lutter contre l'exclusion ? De l'esthétique à la fonction, de la production à l'usage, comment le design peut-il s'adapter à nous ?



Cloning project, 5.5 designers, 2008

Vers un design adapté ?





Des objets adaptés aux besoins de chacun

Une adaptation parallèle à l'acceptation

Retourne dans le droit chemin

Pour comprendre et envisager les difficultés rencontrées par certaines personnes, qu'on parle de pathologies, de différences ou de handicaps, il est intéressant de se pencher sur le cas des gauchers, comme un exemple sur lequel nous disposons d'un minimum de recul et de bagages historiques. On appelle gauchers contrariés, les gauchers qui ont naturellement commencé à apprendre à écrire de la main gauche et qu'on a forcé à écrire de la main droite. Autrefois reconnu comme un défaut majeur, la gaucherie est encore dans certaines cultures très mal vue. Aujourd'hui les gauchers représenteraient en France 12 à 15 % de la population.

Cela fait seulement 25 ou 30 ans que les enfants ne sont plus « ré-éduqués » dans les pays occidentaux. On retrouve dans la langue française des vestiges de cette façon d'envisager la gaucherie comme une tare avec notre panoplie d'expressions négatives s'y référant, comme être gauche, avoir deux mains gauches, et tant d'autres. Traditionnellement et depuis l'antiquité, la droite représente la justesse et le bien, et la gauche (qui se dit d'ailleurs « sinistra » en latin et en italien) le mal et l'erreur. Un héritage difficile à supporter pour les gauchers. Être droit, c'est être juste. En anglais, right veut dire droite, mais veut aussi dire juste, you're right, veut dire tu as raison, tu dis juste. Si la droiture est synonyme de force, de robustesse et de rigueur, être gauche est synonyme de maladresse, timidité et faiblesse.

Les religions participent à ce phénomène culturel. Dans les textes bibliques, le christ sépare en deux groupes les brebis et les boucs. Les brebis iront à sa droite au paradis et les boucs à sa gauche en enfer. Les représentations bibliques placent toujours le paradis à droite et l'enfer à gauche.

Dans beaucoup de pays (de culture islamique, mais aussi en Inde par exemple) il est interdit de saluer une personne avec la main gauche pour ne pas lui porter malheur. La main gauche représente l'impur et sert à réaliser les tâches dites « sales », il est par conséquent aussi interdit de manger avec la main gauche et surtout de passer des choses ou de recevoir un objet ou de la nourriture avec la main gauche. Décidément ! Les gauchers ne suivent pas le droit chemin, ils sont donc dans l'erreur et il faut les rééduquer !

Un article de Slate Afrique dévoile les pressions qu'il existe encore sur les gauchers au Togo. Traditionnellement, les enfants gauchers sont battus, marginalisés et on leur attache la main gauche dans le dos pour les forcer à apprendre à utiliser l'autre, outre les traumatismes que ce genre de pratique occasionne, on notera aussi que contraindre le cerveau à une telle réadaptation peut induire des troubles tels que des maladresses, des balbutiements, des troubles de l'écriture voir même de la dyslexie.

Et les croyances ont la vie dure : serrer la main de quelqu'un avec la main gauche, relève de l'injure et signifie même que l'on souhaite le malheur de la personne en face.

Servir à boire ou tendre un verre de la main gauche sera aussi très mal perçu. Si la main droite est occupée, il sera de convenance de s'excuser patement pour cet acte.

Aujourd'hui ces règles sont tout de même beaucoup moins suivies en ville. Mais les enfants gauchers dans les campagnes reculées sont toujours perçus comme anormaux, et portent malheur. Ils sont donc encore rejetés comme le veut la tradition...

L'évolution culturelle tend aujourd'hui à une meilleure acceptation des gauchers, mais cela n'a pas été un parcours linéaire d'amélioration constante et beaucoup de facteurs ont influencé.

Au moyen âge, les gauchers étaient parfaitement bien acceptés. Le début de la mise à l'écart des gauchers en occident date du début de la scolarisation des enfants avec l'apprentissage de l'écriture. Cela permettait d'appliquer la même méthode à tous. Aujourd'hui, nous pouvons dire que dans nos sociétés occidentales les gauchers sont acceptés et considérés comme tout à fait normaux. Mais notre environnement favorise encore l'usage de la main droite.

Pierre-Michel Bertrand se dit « gaucherologue » il est spécialiste de l'histoire des gauchers. Pour lui, « ils nagent à contre-courant » dans un monde de droitier.

On peut penser d'une part aux normes en vigueur dans beaucoup de domaines. La conduite à droite et le siège conducteur à gauche positionne forcément les commandes comme le levier de vitesse à droite. Le service au plateau dans un restaurant se fait toujours comme un droitier puisque si tous les serveurs ne tiennent pas leur plateau de la même façon ils risquent d'entrer en collision, même si, une fois de plus ils « tiennent leur droite ».

Épluchez un légume, coupez une feuille de papier, taillez un crayon, toutes ces actions simples sont des obstacles du quotidien pour les gauchers, puisque la plupart des objets ne sont pas adaptés. Il leur reste alors à apprendre l'usage de ces objets de droitier, à mettre de côté leur différence pour « faire comme tout le monde ». On peut donc en conclure que malgré l'acceptation culturelle des gauchers, il reste des problèmes de normes et de conventions qui conduisent les gauchers à se comporter comme des droitiers pour arriver à leurs fins.

Jimmy Hendrix jouait de la guitare « à l'envers », mais y a-t-il un sens ? On peut trouver sur Internet beaucoup de forums où l'on se demande avec quelle main apprendre la guitare et s'il est grave de jouer « à l'envers ».

Certains gauchers font de leur différence une force pour se démarquer, la mettre en avant et pourquoi ne pas viser très haut : On sait désormais que les gauchers sont meilleurs dans les sports de duels comme le tennis ou l'escrime et même dans les sports d'équipe comme le hockey ou le basket-ball. Cela est dû à des connexions cérébrales. En effet, les gauchers ont de meil-

leurs réflexes, car c'est l'hémisphère gauche qui gère les mouvements de nos bras. Le signal électrique met plus de temps à arriver jusqu'au muscle du bras droit que du bras gauche. Cela paraît infime comme différence, mais elle fait toute la différence pour les athlètes de haut niveau.

Ils sont aussi meilleurs dans les sports qui requièrent une grande symétrie comme la course à pied ou la natation. On suppose que cette meilleure symétrie est due au besoin d'une adaptation à un monde de droitier, mais cela ne reste qu'une supposition.

Les gauchers ont été beaucoup étudiés, analysés comme des personnes à guérir, marginalisées, puis acceptés, dans une société qui n'est toujours pas réellement prête à les accueillir. Tout semble réglé en apparence parce que les mentalités ont changé, mais nous savons bien que dans les faits, il leur reste des problèmes et des difficultés à franchir. Les gauchers restent contrariés par un environnement de droitier ce qui est plus insidieux. Alors que le jugement porté sur les gauchers a bien évolué, les objets et les coutumes (comme serrer la main droite) n'ont pas changé. Les objets semblent suivre l'évolution des mentalités. Cela prendrait seulement plus de temps ? Le matériel pour gauchers est plus rare et souvent plus cher. Doit-on y voir une discrimination, ou une simple conséquence de la loi de l'offre et de la demande ?

Du tire-bouchon, aux taille-crayons en passant par des claviers d'ordinateur, tous ces objets existent pour les gauchers, mais il est presque impossible de s'en procurer à part sur des sites spécialisés ou tout devient plus cher. Le site « La main gauche » propose tous les objets du quotidien adaptés aux gauchers.



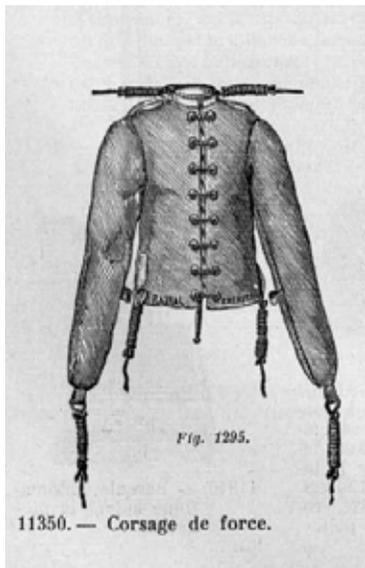
Images du site Lamaingauche.com



Prothèse (1942)



Samuel Decker fabrique ses propres prothèses (vers 1860)



Camisole de force



Scéance d'électrochocs à l'hôpital psychiatrique

Petit aperçu historique des soins et équipements médicaux



Bain électrique à la Salpêtrière

Évolution des systèmes auditifs



Premier fauteuil roulant motorisé (vers 1950)

Fauteuil roulant à entraînement manuel

Les objets spécialisés : Design for all

On trouve aujourd'hui de nombreux sites spécialisés dans l'équipement d'aide au handicap. Du fauteuil roulant au logiciel d'orthophonie en passant par la balle antistress, le choix est grand.

Le site français Hoptoys regroupe des dispositifs d'éveil, d'apprentissage et d'aide pour les enfants en situation de handicap. Le slogan du site parle de lui-même « Hoptoys, des solutions pour des enfants exceptionnels ».

La volonté des deux créateurs du site est de développer du matériel éducatif pour tous les enfants qui s'adapte au handicap. Pour « donner à tous les enfants la possibilité de jouer, de s'épanouir, d'apprendre à leur rythme et de devenir autonome. » Le site est pensé dans la logique inclusive du design pour tous (ou Design for All). Dans cette vision du design, la conception est pensée comme universelle, utilisable par tous, sans besoin d'adaptation en cas de handicap par exemple.

« L'intervention du Design for All dans la conception de produits, services et environnements, a pour but de s'assurer que toute personne, quel que soit son âge, son genre, ses capacités ou son contexte culturel puissent participer à chances égales, aux activités sociales, économiques, culturelles et de loisirs ; futures générations incluses. Le Design for All se doit d'être appliqué dans tous les domaines parce que la diversité représente et constitue le genre humain, et que tout le monde souhaite, a besoin et le droit d'être indépendant et de choisir son style de vie sans avoir à faire face à des barrières physiques ou sociales. »

Définition de designforall.org

Assimiler dès la conception la question de la diversité humaine permet de penser des projets non excluants. Le but de cette démarche est également de partir du principe qu'il est moins coûteux de concevoir pour tous que de chercher par la suite à adapter l'existant aux problématiques rencontrées.

Ainsi, il est plus simple de penser une station de métro accessible aux personnes à mobilité réduite ou aveugle par exemple, que d'entreprendre des travaux très coûteux, vingt ans plus tard. Cet exemple paraît évident, mais certains domaines restent pourtant exclus de cette logique. De plus, penser le design pour tous ne revient pas seulement à inclure les personnes en fauteuil comme dans cet exemple, mais bien plutôt à faciliter l'accès à tous. Enfants en bas âges, personnes âgées, personnes encombrées... Un designer doit alors avoir une vision ouverte sur les problématiques rencontrées par les individus, se questionner et tenter d'inclure toujours plus les individus.

Cependant, penser le design pour tous ne doit pas empêcher de mettre en avant les besoins spécifiques de certaines personnes et de s'attarder également sur ceux-ci. Le tout est peut-être de trouver un juste équilibre entre les deux.

S'adapter au handicap

Objets thérapeutiques et médicaux

Le site Hoptoys propose des aides pour des besoins spécifiques comme des troubles moteurs, des troubles de l'attention, des retards mentaux, sans classer les objets par pathologie, mais par champs d'action. On peut trouver des systèmes d'aide à l'autonomisation, l'installation de routines, des aides et des jeux pour la motricité...

Même si le site souhaite proposer des objets s'adaptant à tous, il doit aussi répondre aux problématiques spécifiques rencontrées par le public handicapé qui cherche dans ce site des solutions non disponibles ailleurs. Certains produits proposés ciblent spécifiquement ces personnes.

On trouve par exemple une écharpe lestée, qui convient surtout aux enfants ayant un trouble de l'attention, des troubles du spectre autistique ou encore des problèmes de modulation sensorielle. Elle peut se poser sur les genoux ou sur les épaules et permet de se recentrer sur ses sensations et de rendre plus simples l'immobilisation et la concentration. On peut aussi se procurer des cuillères spéciales pour les enfants ayant des troubles moteurs liés à la bouche ou des difficultés pour manger, cet autre objet permet aux personnes qui ne réussissent pas à jauger la quantité de nourriture adaptée à saisir la bonne portion. Vêtements de compression, maillot de bain pour enfants et adolescent incontinents, assiette avec ventouse intégrée, tous ces objets sont bel et bien spécifiques aux handicaps.

Il est logique de noter qu'une personne à qui la version grand public de l'objet convient n'a aucun intérêt à se procurer une autre version. Enfin, le problème réside également dans le prix de ce type de produit : l'écharpe lestée coûte 69,90 euros. Bien que très utiles, très peu de personnes concernées par ce genre d'objet en bénéficient, d'une part par la méconnaissance de ce type

d'outils, mais aussi par leur prix, puisque la production d'objets spécifiques vendus en petite quantité fait considérablement augmenter les coûts. Bien que le site défende le fait que ces équipements sont destinés à tous et ne répondent pas seulement aux problématiques liées aux handicaps, il est évident que peu de parents investiront dans une écharpe lestée afin de lutter contre la distraction passagère d'un enfant pendant qu'il fait ses devoirs, sans recommandation médicale.

Du jeu à l'outil pédagogique, le site propose aussi d'autres objets qui conviennent à tous. Les objets proposés permettent une grande stimulation sensorielle ou motrice et répondent de façon judicieuse au besoin de développement des enfants, qu'ils portent une déficience ou non. On retrouve aussi des livres permettant d'éduquer les enfants à la tolérance et à l'appréhension de la différence.



Eazyhold, Hoptoys



Écharpe lestée, Hoptoys



Bracelet à émotion, Hoptoys



Jouets, Hoptoys

De la réponse aux besoins spécifiques au design pour tous, ce type de site apporte une aide concrète à des besoins aussi complexes que variés.

Le site Handicat référence un large panel d'équipements médicaux et d'articles d'aide au handicap. Il fait partie des sites de référence dans le domaine de l'équipement adapté au handicap et d'aide technique «de compensation». Les produits référencés sur ce site correspondent à la classification par norme ISO 9999 relative aux produits d'assistance aux personnes en situation de handicap. Cette norme est divisée en sous-catégories par domaine d'assistance. Le site propose des fauteuils, des outils pour le braille, des logiciels et applications, ou encore des instruments de musique. De la pédale d'évier pour genoux au décompte minute parlant, chaque déficience semble trouver sa solution par l'objet.

Le site référence des produits de toutes marques qui conviennent à un usage pour les personnes handicapées. Du four à ouverture facile au système d'automatisation des volets, les grandes marques sont représentées. Beaucoup des objets de ce site sont destinés à un public large et sont répertoriés ici pour leur adéquation avec les besoins des personnes visées.

Là où les outils sont adaptés à une déficience, ils peuvent sembler absurdes pour une personne en pleine possession de ses moyens. On parlera alors de gadgets.

Prenons un exemple précis : l'épluche-légumes one Touques de la marque japonaise Daka il est vendu 29,99 euros sur le site Handicat. Il appartient à la gamme «one touch» de la marque, c'est-à-dire qu'il fonctionne avec pile et qu'il est très facile d'utilisation puisqu'il s'active d'une simple pression sur un bouton. Ce produit a sa place sur ce site de référencement d'objets spécialisés puisqu'il peut faciliter l'autonomie des personnes dans une cuisine. La marque Daka se présente comme un groupe de conception et de développement de la nouvelle génération d'ustensiles ménagers. L'enseigne se vante de créer des gadgets qui attirent l'œil et la main et qui apportent du plaisir. Essoreuse à salade automatique à 35 euros ou râpe à fromage sans effort à 30 euros, tous ces objets sont accessibles par Internet et seraient dignes de figurer au téléachat.



Épluche-légumes, One touch, sur le site de la marque

Épluche-légumes, One touch, sur le site Handicat

Le site Handicat ne répertorie que l'épluche-légumes qui paraît plus indispensable que la râpe à fromage, mais tous les autres objets de la gamme semblent aussi simplifier les gestes du quotidien. On notera aussi la différence entre l'image de l'objet sur le site Handicat et sur le site grand public d'achat en ligne. L'une est sobre et présente l'objet sur fond blanc, alors que l'autre se permet des fioritures pour attirer l'œil.

Partant en quête de ce formidable épluche-légumes, je me rends rue du bac à «La droguerie d'aujourd'hui». J'entre et demande au vendeur s'il vend des épluche-légumes électriques. Après une petite hésitation, nous recherchons le modèle sur Internet. Je prends bien soin naturellement de ne pas lui en donner la

marque. « Ah oui la gamme One touch ! Nous la vendons ! Bien sûr ! Mais il nous manque l'épluche-légumes. Je peux vous le commander si vous voulez ». À la suite de ce petit essai, je lui explique la raison de ma demande. Le vendeur me conduit au rayon d'une autre marque, il prend un produit et le dépoussière avec sa manche de chemise. « Voici la marque OXO et sa collection Good grip ». Il m'explique alors que le créateur de la marque a développé des produits, utilisables à une seule main pour sa femme à qui il manquait un bras. « C'est ainsi qu'est née cette essoreuse à salade avec un bouton unique, et un revêtement silicone anti glisse ! » Me dit-il en là reposant dans la vitrine. Elle est vendue 49 euros...

Objets spécialisés et gadgets

La limite entre objets spécialisés et gadgets est parfois ténue, car ceux-ci n'ont pas été pensés pour l'aide au handicap, mais bien pour amuser le grand public en affichant clairement la volonté de rendre la cuisine plus ludique.

Ces gadgets nous promettent des miracles, ils sont souvent achetés après une démonstration, et paraissent devenir indispensables. Par l'exemple et le sourire commercial du démonstrateur, il est facile de se laisser tenter par ces mini révolutions du quotidien. C'est sur ce principe que fonctionne le téléachat.

Téléshopping existe depuis 1987. La cible de ce programme est une femme de 51 ans, qui habite en province à 70 %, employée ou sans-emploi et d'une catégorie sociale professionnelle basse. Elle habite dans un pavillon et à deux enfants en moyenne. Cette femme type prend soin de sa maison, commence à se remettre au sport parce qu'elle voit son corps changer, et a des douleurs dans le dos. Mais téléshopping est là pour elle. Avec la technologie « Zen contact », madame n'aura plus mal au dos. Ce dispositif qui se veut médical est une bande d'accupression qui se positionne sur la cheville pour soulager les nerfs sciatiques. Si elle achète en plus le « fauteuil excellent massant », elle ne souffrira plus. Le comble serait d'investir dans le nouveau « Gyro clean vert », le dernier ballet à serpillière avec bac à essorage centrifuge pour ne plus se casser en deux à chaque ménage. Ces trois articles sont coûteux, mais rien n'est trop cher pour soulager son dos. Le Zen contact coûte 49,99 euros (payable en deux fois), le fauteuil à 699 euros est payable en 4 fois (et en ce moment, on peut en acheter deux pour le prix d'un seul !). Enfin le « Gyro clean vert » est à 30 euros. C'est sûrement le prix du bien-être retrouvé.

Du téléachat, au démonstrateur de la place du marché ou du centre commercial, en passant par les publicités sur Internet, nous sommes noyés dans un flot d'informations et de promesses d'objets miraculeux.

La cible de ce genre de produits est une population vieillissante, qui commence à apprécier les petits objets simplifiant les tâches

quotidiennes qui sont de moins en moins faciles à effectuer. Électroménager, gadgets domestiques, literie dernière technologie ou dispositif médical, ces produits promettent une meilleure aisance au quotidien.

La comparaison avec les sites médicaux devient alors chose aisée. L'accompagnement des difficultés de chacun par des objets, spécifiques à une déficience, semble être l'objectif des sites spécialisés dans le matériel médical, comme pour les gadgets qui usent de cette idée pour pousser à l'achat. La différence réside dans le degré de dépendance à ces dispositifs. Alors que la personne handicapée ne peut se passer de certains aménagements de la vie quotidienne (du fauteuil à l'outil permettant l'autonomisation), il faut, pour les gadgets un accent marketing plus vendeur pour tenter l'acheteur et le pousser à passer commande.

Mais l'attrait des gadgets pour le public du téléachat peut aussi venir de l'esthétique sobre et sérieuse rappelant le sérieux du matériel médical. Reprenons les exemples cités précédemment. La bande d'acupression zen contact est vendue comme étant un dispositif médical. Elle est noire, et ressemble à une attelle. Le propriétaire de cet objet cherche un moyen de soulager ses douleurs et par le sérieux de son aspect, le produit inspire confiance. Il est tout de même noté sur le site d'achat en ligne de ne pas utiliser ce produit sans un avis médical.

Le « fauteuil excellence massant » d'une allure totalement dépassée, est vendu comme étant le siège qui révolutionnera le confort dans le salon. On notera que ce type d'article est toujours proposé avec une photo du produit mise en contexte, le tout restant très impersonnel.

Les fauteuils vendus sur le site Handicat sont tout aussi datés. Les photos du site sont toujours sur fond blanc et sans aucune mise en contexte. Ce type d'article étant acheté pour des raisons de nécessité et non d'esthétique, il n'est pas forcément nécessaire pour les marques de faire évoluer les formes et les modèles, pour continuer à vendre. Les noms sont attrayants et semblent presque être ironiques comme avec ce fauteuil Bahamas. Ces

différents objets qui pourraient faire sourire, et rappellent les catalogues d'objets dans Les Sims, ce jeu vidéo qui véhicule des clichés et manipule ces idées avec beaucoup d'ironie. Reste à savoir si ces subtilités sont comprises par le plus jeune public. Alors que le fauteuil le moins cher pourra se nommer « mal de dos », on peut aussi retrouver dans le jeu, le « fauteuil masseur de pied extra détente » avec sa description digne du téléachat :

« Vous avez besoin de vous détendre ? Essayez le fauteuil masseur de pieds Extra détente ! Garni de duvet d'oie blanche pour un confort maximal, ce fauteuil agréable mais élégant vous offre tous les avantages d'un spa, sans les verrues plantaires ! »

La description du fauteuil du téléachat n'a d'ailleurs rien à lui envier :

« Fauteuil Excellence Massant est un fauteuil de massage avec dossier chauffant ! C'est votre havre de paix et de bien être ! Son dossier est inclinable avec molette de freinage, nouveau mécanisme de suivi du dos adaptable à votre morphologie. Vous pouvez le personnaliser et 10 programmes de massage (8 moteurs selon 5 points stratégiques) sont à votre disposition. Avec le Fauteuil Excellence Massant, prenez soin de vous ! »

Comme cité précédemment, ces produits sont destinés à des populations vieillissantes, qui perdent petit à petit, leurs moyens. La limite entre handicap et vieillissement devient fine, mais le ton n'est pas le même et l'approche dépend de la clientèle. Alors que les personnes handicapées sont dans une situation « d'obligation » d'achat, les personnes vieillissantes sont une clientèle à convaincre, qui doit se laisser persuader par des arguments commerciaux. De plus, elle ne souhaite pas être associée au handicap.

L'assistance par les objets

«Excuse-toi ...
 Ou je reprends tout ça
 Mon frigidaire, mon armoire à couillers
 Mon évier en fer et mon poêle à mazout
 Mon cire-godasses, mon repasse-limaces
 Mon tabouret à glace et mon chasse-filou
 La tourniquette à faire la vinaigrette
 Le ratatine-ordures et le coupe-friture
 Et si la belle se montre encore cruelle
 On la fiche dehors pour confier son sort !»

La complainte du progrès (extrait), Boris Vian

Nous venons de constater la présence d'un lien fort entre gadget et aide paramédicale. Les objets sont de plus en plus simples à utiliser, décomposent nos tâches ou les réalisent à notre place. Et s'il s'agissait aussi d'une façon de répondre aux exigences d'efficacité réclamées par le consommateur ?

Le réfrigérateur qui fait la liste de course, le « Thermomix » qui remplace la grande majorité de votre matériel de cuisine, les volets électriques, aspirateurs, tondeuse autonome... Tous ces objets, dits intelligents, s'intègrent petit à petit dans notre environnement. Alors qu'une personne à mobilité réduite pourrait avoir grand besoin d'un aspirateur automatique, la grande majorité de ces produits sont achetés pour le gain de temps qu'ils procurent. L'aide que propose la domotique au quotidien tend à rendre plus « efficaces » les tâches du quotidien qui sont aujourd'hui souvent perçues comme une perte de temps. Aller à l'essentiel, ne pas fournir d'efforts pour des tâches qui peuvent être automatisées. Efficacité et rentabilité sont devenues les maîtres mots du quotidien de beaucoup d'entre nous. Dans une vie bien remplie, parfois submergée par le travail, une assistance matérielle est souvent la bienvenue. Dans une époque où l'on nous parle des problèmes de sédentarisation, il est im-

FAUTEUIL DE SALON ET/OU DE REPOS

LIMBO



Type de produit : Fauteuil de salon et/ou de repos
 Code Iso : 18.09.15
 Fabricant : GROUPE CHAILLARD INNOVATION - MEDILAX
 LPPR (remboursement par la sécurité sociale) : aucun
 Prix (Hors Taxes), à partir de : 512.54 € (EUR)

Fauteuil Limbo,
 sur le site Handicat.com



Fauteuil Excellence Massant,
 sur le site Téléchopping.fr



Fauteuil Masseur de pieds extra détente,
 dans le jeu Les Sims

portant de noter notre envie de nous faire aider par les objets, même s'il ne s'agit pas d'une nécessité.

Plus que la domotique, un autre exemple assez flagrant de ce phénomène est l'explosion des ventes de overboards et autres systèmes de déplacement motorisés. Cette belle avancée technologique fascine. Avec une bonne maîtrise de son équilibre, il est possible de se déplacer sans effort physique. La marche semblant alors devenir une activité désuète et surtout peu efficace et trop lente.

Le but n'est pas ici d'apporter un quelconque jugement sur ce phénomène. Libérer son temps et son esprit de certaines tâches apparaît être une chose positive tant que cela reste volontaire. Mais dès qu'il est possible de relier à des tâches du quotidien (comme cuisiner ou marcher) des notions telles que la productivité et la rentabilité, où chacune de nos actions sont minutées, il paraît important de se questionner sur l'utilité d'une telle démarche. La part de plaisir dans les réalisations de ces tâches peut alors se dissoudre dans le besoin d'efficacité. Devenir esclave de son temps, devenir plus productif, et se perdre dans des actions désormais automatisées, voilà une dérive certaine de ces objets d'assistance. Il paraît important de comprendre en quoi ces objets nous apportent une aide positive, plaisante et/ ou ludique dans notre quotidien. Ces aides, ces béquilles domestiques ne doivent pas devenir des obstacles et ne doivent pas servir de nouvelle manière de compter sa productivité. Le risque est d'introduire l'idée de la perte de temps et de l'ennui et d'en arriver à considérer les actions réalisables par les objets comme inutiles, et d'ainsi perdre la simplicité du plaisir de ces actions.

Se sentir investi

Dans son livre design pour un monde réel, Victor Papanek donne l'exemple des préparations pour gâteaux. Il est facile pour les industriels de créer un mélange avec lait et œuf en poudre où il suffit uniquement de rajouter de l'eau. Mais ce produit ne se vend pas parce qu'il n'implique pas assez l'utilisateur. Le plaisir du moment de la confection du gâteau disparaît totalement. L'idée

est de simplifier la tâche, mais pas de l'annuler. Surtout pour ce type de produit, le besoin de « donner de son temps » persiste. Il est donc important que le consommateur puisse encore réaliser certaines étapes par lui-même. Voilà pourquoi il est toujours nécessaire de rajouter des ingrédients dans ces préparations.

De l'objet tout-en-un, à l'objet spécialisé

Le robot de cuisine 18 000 fonctions, qui chauffe, tranche, râpe, mélange, écrase, ou encore le radiateur qui fait aussi climatisation, mais aussi le stylo 4 couleurs, certains objets rassemblent une multitude d'actions pour devenir l'outil unique, l'outil tout-en-un.

À l'inverse, les objets spécialisés sont très nombreux. Ces objets mono tâches nous sont vendus comme indispensables. L'ouvre-œufs, la roulette à pizza, le coupe pommes en quartiers et même couteau électrique, voilà encore des exemples d'objets gadget. J'entends par gadget des objets dont la fonction peut être accomplie avec un objet déjà existant, dans cet exemple : le couteau ! La balance entre l'efficacité du produit, qui amène un gain de temps et permet des efforts moindres, son prix et son utilité, doit pencher du bon côté. (Mais alors que) Cela permet de pousser le consommateur à consommer plus, à acheter de nouvelles choses, et celui-ci se laisse souvent tenter par l'aspect ludique et innovant de ce genre d'objet. Encore une fois l'accent marketing est mis sur le désir de simplification du quotidien.

La création de nouveaux besoins par la publicité touche tous les domaines. Recourbe cils, Beauty blender, brosse à cheveux lissante... l'aspect marketing du développement des gadgets atteint son paroxysme au Japon où il est possible de trouver beaucoup d'objets n'ayant aucun équivalent en France. Ventilateur pour aisselle, rasoir spécial avant bras pour homme, ustensiles de torture pour se muscler le visage... ces objets ne trouvent pas de public en Europe peut-être alors que la question culturelle a sa place dans nos consommations et nos désirs.

Le risque d'une adaptation exclusion : l'exemple de l'ESSOR

L'Essor est une maison d'accueil pour épileptique sévère et pharmacorésistants. Les 40 résidents disposent d'un cadre de vie mieux adapté à leurs difficultés ainsi que d'un accompagnement personnalisé au quotidien. La volonté de l'établissement est de soutenir le plus possible les résidents dans la voie de l'indépendance et de la valorisation leurs capacités.

Le centre dispose d'une salle de balnéothérapie, ainsi que d'une salle Snoezelen, c'est à dire d'un espace de stimulation sensorielle, utilisable dans le cadre d'une ergothérapie. La méthode Snoezelen permet au patient de profiter d'un espace qui éveille ses sens. Grâce à la matière plastique du matelas d'eau chaude, aux odeurs, ou aux jeux de lumière et de miroir les sens sont stimulés et le patient guidé par un ergothérapeute. Ces aménagements sont profitables et accompagnent les résidents, cependant les installations sont toujours améliorables. La salle de stimulation sensorielle est assez petite. En y pénétrant pour la première fois, on est frappé par l'odeur forte du plastique du mobilier. On aperçoit ensuite les dalles de polystyrène du plafond, caractéristique des infrastructures de collectivité. Ces deux éléments qui s'offrent à notre perception n'ont vraisemblablement pas été pensés comme des éléments importants d'un espace sensoriel. Les couleurs des meubles sont vives et les volets sont clos. L'espace est confiné et semble légèrement oppressant. Selon la directrice de l'établissement, tous les résidents ne peuvent pas profiter de cette installation. Alors que certains ressentent les bénéfices de cette thérapie, d'autres vivent l'introspection et la stimulation de leurs sens d'une façon très violente pouvant déclencher des crises.

L'architecte a pensé le lieu de plain-pied pour faciliter les déplacements, et a privilégié la lumière naturelle par de nombreuses baies vitrées et puits de lumière. Certains angles ont été arrondis pour limiter les risques de blessures lors des chutes. Cependant,

les encadrements de porte restent des angles vifs et même si l'espace a été pensé dans sa globalité, beaucoup de détails trahissent la volonté de départ. Les normes de sécurité imposent par exemple le placement des extincteurs de façon visible et accessible et des objets non adaptés se glissent un peu partout dans le bâtiment. Boîtes aux lettres, tables d'appoint, ou meuble de rangement sont autant d'angles dangereux en cas de chute d'un résident. Le centre est adapté par ces espaces, mais surtout par l'accompagnement d'un personnel formé et prêt à aider les résidents.

La directrice précise que chacun peut aménager sa chambre comme il le souhaite et rajouter ce qu'il désire aux meubles fournis. Si cela est important pour que les résidents se sentent chez eux, ils peuvent aussi rajouter des objets non adaptés à leurs pathologies. Le tout est de faire la balance entre la prévention des crises et les besoins et les envies de chacun.

Madame Clavé pose aussi la question de la place réservée aux personnes en situation de handicap. Elle s'efforce de penser le centre dans une démarche inclusive d'aide et de soutien, tout en soulignant, l'exclusion qu'il entraîne. Par le regroupement dans un même lieu des personnes atteintes de la même pathologie, un certain microcosme se crée qui semble ne pas communiquer avec l'extérieur.

Et si l'inclusion était de parvenir à soutenir le handicap dans un cadre de vie et un cadre social classique ? L'ambivalence de cette idée est très importante pour le personnel. Puisque ces individus ne sont pas en mesure de vivre dans un cadre classique qui n'est pas assez adaptable à leur pathologie, alors il faut leur créer un lieu de vie qui leur soit propice, au risque d'isoler.

Le handicap isole, et c'est à la société (et au designer, en tant qu'acteur de celle-ci) de briser la barrière. On retrouve ici une fois de plus la distinction entre la conception médicale du handicap, c'est-à-dire le besoin de soigner les individus, face à sa conception sociale et le besoin d'adapter la société, pour que chacun puisse y vivre.

Reflet d'un mouvement déjà engagé : fédérer, une vision tolérante et ouverte en design

Recyclage et valorisation

Après cette visite, et les questionnements soulevés par madame Clave sur l'isolement et l'intégration par l'exclusion, il me reste en tête la métaphore très lourde de sens qu'elle avait utilisée, avec une extrême bienveillance pour illustrer son propos : le recyclage

Le recyclage donne une seconde vie à des objets et matériaux considérés comme des déchets. Pour elle, le rôle de son établissement est le même : donner une seconde chance à des personnes exclues, par leur inaptitude à s'adapter à un environnement classique.

Par recyclage, on sous-entend aussi tri sélectif. Le tri sélectif revient à séparer les matériaux (les personnes) en fonction de leurs caractéristiques (de leurs aptitudes, handicap). S'agit-il d'un constat d'échec à l'intégration ou bien d'un réel espoir d'aide et de soutien pour des personnes ? Madame Clavée prend son métier très à cœur, mais elle garde un regard cru et direct sur ces objectifs. Elle cherche à «recycler,» à donner une seconde chance à des individus, au prix d'un isolement et d'un repli sur le groupe.

Et si la question du handicap en arrivait à créer une nouvelle norme en design ? Alors que nous luttons pour une meilleure acceptation du handicap, de la différence, face à l'eugénisme et aux discriminations, nous tentons de faire évoluer les mentalités.

L'attrait de la différence : une évolution des images

L'individu

La différence est aujourd'hui de plus en plus mise en avant comme une ode à la diversité. Argument publicitaire ou évolution des schémas de l'image de la normalité, introduire la diversité humaine dans une campagne publicitaire donne une image progressiste à la marque. Celle-ci s'adresse à tout le monde et surtout, elle bouleverse les codes et affiche une ouverture que ces concurrents ne semblent pas avoir.

L'exemple le plus flagrant (semble) apparaît être les marques de mode qui prennent le parti de faire campagne avec des mannequins qui sortent des sentiers battus.

Mais un problème resurgit encore une fois : la part de voyeurisme et d'attirance de l'extraordinaire. Retenons-nous mieux les publicités grâce à ces égéries hors du commun ?

Quoi qu'il en soit, il est possible de retrouver des classements de ces mannequins dans les premiers liens. «Top 10 des mannequins atypiques ceux qui disent crotte aux diktats de la mode». Mannequin avec une maladie et peau, une autre trisomique, ou en fauteuil... Encore une fois, la frontière est mince entre la mise en avant de la diversité des corps et l'utilisation insidieuse d'un attrait même inconscient, de la différence.

Certaines marques prônent la diversité et l'émancipation des canons de beauté pour mettre en avant chacun. Les campagnes publicitaires sont alors là pour représenter des personnes dites «normales» dans leurs diversités. C'est sur cet argument que la marque Dove fonde sa communication. #RealBeauty ou encore #MaBeautéMonChoix sont des slogans de la marque qui cherche à déculpabiliser et à promouvoir l'acceptation de soi.

Même s'il s'agit d'arguments commerciaux, il est important de

noter que cette mise en avant pousse à la réflexion et ouvre les esprits. Si ces marques cherchent à attirer par la différence c'est que celle-ci nous questionne. Il est difficile de dire si ce sont ce genre de publicité qui nous pousse à changer notre vision des choses, ou si elles surfent sur la vague d'un changement déjà engagé depuis longtemps. Les deux s'entremêlent sûrement, mais le résultat reste la mise en avant de la diversité.

Au-delà des personnes, une nouvelle ouverture à la variété

Au-delà des individus, la valorisation de la diversité est transposable à d'autres domaines. On notera la justesse des publicités Intermarché pour les fruits et les légumes «moches».

Ces publicités ont vu le jour au moment où Intermarché a fait le choix de proposer à la vente les fruits et les légumes non calibrés, qui ne peuvent habituellement pas être vendus en supermarché. Nous n'allons pas aller jusqu'à parler d'intégration puisqu'il ne s'agit que de carottes... Mais l'idée prend tout de même une direction similaire. Afficher une ouverture permet de reconsidérer ses standards et de proposer une autre vision (ici du vendable et de l'invendable).



*Aujourd'hui je m'y remets.
Finies les vacances, j'ai envie d'être productive, efficace et fière de mon travail. Je vais à la bibliothèque ; une nouvelle ; ça me changera les idées. Je fais un tour et je m'installe au troisième étage. C'est si lumineux ! Cette bibliothèque est vraiment belle. Deux Japonaises à la table de derrière récitent des conjugaisons, elles révisent le passé simple en chuchotant. Les ascenseurs sonnent souvent, il y a du passage ici, mais je m'y sens bien. Une femme s'assoit en face de moi. Elle sort un livre de son sac et se met à dévorer un pavé signé Hegel en surlignant une phrase sur deux. Nous sommes séparées par des lampes de bureau, qui, il me semble, ont volontairement été placées à hauteur d'yeux pour préserver une sorte d'intimité entre les zones de travail. Je peux malgré tout observer cette jeune femme, sans croiser son regard, et lui inventer une vie. Cela fait maintenant 5 minutes que mes mains sont posées sur mon clavier, je n'ai rien écrit, rien lu, rien cherché. Et cette femme m'intrigue.*

Petites histoires de troublé

La clémentine introvertie : une voix féminine réconfortante douce et légère, comme une voix de maman : «Tu as ce petit truc un peu bizarre et rigolo, mais personne n'est parfait mon cœur d'ailleurs la perfection tu sais, c'est fade. Franchement, moi je trouve ça tellement mignon ! Tu ne peux pas laisser ton apparence te miner comme ça mon ange. Regarde-toi. Tu sais que tu es belle à l'intérieur. Tu ne peux pas laisser ton apparence te miner comme ça. Tu dois t'ouvrir et te révéler. Tu es originale, saine, débordante d'énergie, drôle, tu fais même partie des meilleurs fruits qui soient. Tu te rends compte ? Écoute mon trésor : on t'aime comme tu es, alors aime-toi, et tout le monde t'aimera aussi. Maintenant, relève-moi ces jolies feuilles, et va affronter le monde.»



La clémentine introvertie, Intermarché

La carotte démotivée : une voix masculine forte, comme un chef de brigade, «je voudrais que tu te demandes quelque chose. Qu'est-ce qui te définit ? Est-ce que c'est ton goût ? Ta texture ? Ce dont tu es fait ? Potassium, fer, calcium, vitamines A, B, C et même K ? Tu as tout ça ! Il ne te manque rien de ce que les autres fruits et légumes ont ! Tu peux potentiellement être tout ce que tu veux ! Jus, Soupe, Purée ! Il suffit de le vouloir. Qui a dit que tu ne pouvais pas être vendu dans les super marchés ? Qui ? Maintenant tu dois commencer à croire en toi, parce que si non, personne d'autre ne le fera. Quand tu seras dans la cagette au super marché, je veux que tu te redresses, et que tu sois fier de qui tu es ! Parce qu'il n'y a rien de mal, à être MOCHE !»



La tolérance adaptée à notre environnement matériel

Réparer, accepter les traces du passé

Si le but de ces publicités est de réduire les rebuts de la production, ce principe touche aussi la sphère du design. Les objets cassés fêlés, imparfaits trouvent de plus en plus leur place. À l'image du projet des 5.5 designers « Réanim » qui, comme des pansements et béquilles pour objets, tente de leur donner une seconde vie en les réparant avec une nouvelle pièce verte fluo. En se questionnant encore une fois sur le recyclage, le problème de l'obsolescence programmée, et l'attrait pour la nouveauté, les 5.5 tentent ici d'apporter une nouvelle réponse à ces problèmes, pour réexaminer la production en design et le regard que l'on porte sur le neuf et l'ancien.



Réanim, 5.5 designer, 2004

La fêlure, l'imperfection ont le vent en poupe. Laisser l'objet raconter son histoire, exprimer ses fêlures, comme on écouterait un sage parler de son expérience. C'est d'une certaine façon ce que met en avant la technique du Kintsugi qui consiste à réparer les vieilles céramiques cassées avec de la feuille d'or pour mettre en avant l'objet, ainsi que sa réparation. Encore une fois il est tentant de faire un parallèle avec l'idée de la revendication

du stigmate, dont parlait Erving Goffman. Un stigmate est une trace visible d'un dommage. S'il est mis en avant et mis en valeur comme un étendard, alors l'objet prend de l'importance autant par ce qu'il était (un objet neuf), que par ce qui lui est arrivé (se casser) et par ce qu'il est devenu (un objet réparé à la feuille d'or). Le designer Oki Sato à la tête du studio Nendo a produit en 2015 une collection d'assiettes en porcelaine, la collection Mino-yaki en mêlant des techniques ancestrales de la céramique et la technique du kintsugi (ici reprise sans feuille d'or). En ressort une collection d'objets symboliques rappelant la philosophie japonaise et le concept de Wabi-sabi. Celle-ci prône des valeurs de simplicité, de naturel, et valorise l'imperfection. La perfection est l'imperfection.



Collection Mino-yaki, Oki Sato, 2015,

Mais face à cette bienveillance pour les objets abîmés, anciens et portant le poids de leur histoire, le risque est de tomber dans un simple phénomène de mode. Il est possible de trouver dans toutes les grandes surfaces ces fameuses tasses à café en porcelaine qui ressemblent à un gobelet en plastique froissé.

On vieillit les meubles, on les fait rouiller, on les patine, on achète des meubles effet ancien, du jean troué, des miroirs neufs déjà tachetés, l'ancien fait vendre. Comme si nous avons besoin d'objets ayant vécu, qui ont une histoire à raconter et tant pis s'il faut l'inventer. L'imitation prend de plus en plus de place, surtout dans le domaine de la décoration. Parfois pour une question de prix, il est plus facile d'avoir recours à du « faux ». Ainsi, on peut choisir

un sol en revêtement plastique, imitation bois ou un autocollant effet marbre pour la table de la cuisine. Mais dans d'autres cas, il s'agit d'un réel parti pris esthétique, comme avec la mode des papiers peints trompe-l'œil, qui donne l'impression de posséder une bibliothèque du 19ème par exemple...

Mais s'il s'agit seulement de cacher le neuf et la perfection, alors cela revient sûrement à créer de nouveaux critères de valeur et de beauté pour les objets. Cela semble aller à l'encontre de l'idée d'ouverture prônée précédemment. Faire du faux vieux, du faux jetable, du faux abîmé revient à surfer sur le concept d'acceptation en n'en gardant que l'image.

Cette contradiction semble mettre en avant un besoin de retour à des productions plus attachantes, portant l'histoire de leur passé. Ces caractéristiques sont le fruit du temps et de la vie de l'objet. Mais recycler de vieux meubles, ne rien jeter et réparer, cela entraîne une nouvelle façon de consommer, de moins consommer. Pousser à la mode du faux vintage et de l'imitation est donc aussi une façon de garder le confort de ne rien changer des habitudes de consommation et de simplement garder l'illusion du changement.

L'importance du contexte

Une société conviviale

Nous parlions plus tôt des imitations qui paraissent ne répondre qu'en façade, à un besoin plus profond de changement de nos habitudes de production et de consommation. Nous évoquions aussi la question du cloisonnement des individus par leurs propres constituons, sociales ou matérielles. Nous avons aussi parlé des limites des normes marchandes internationales qui s'arrêtent là où s'arrête l'intérêt commercial ou la simplification n'a alors qu'une vocation financière.

Il semble important de mentionner la vision de Ivan Illich, à propos de l'outil qu'il définit comme l'ensemble des productions humaines. Pour lui, les individus sont aujourd'hui perdus dans leurs propres productions :

« L'homme devient l'accessoire de la méga-machine, un rouage de la bureaucratie (...) Il nous faut reconnaître que l'esclavage humain n'a pas été aboli par la machine, mais en a reçu une nouvelle figure. Car passé un certain seuil, l'outil serviteur, devient despote. »

Ivan Illich utilise le terme d'outil pour parler de toute production humaine. Il aborde l'idée du rapport entre l'individu et l'outil, qui selon lui, doit être bouleversé pour retrouver un équilibre.

À l'heure où nos sociétés sont régies par les intérêts commerciaux dépassant l'intérêt individuel, et même l'intérêt général, il semble difficile de replacer l'individu au centre des considérations, bien qu'à l'origine, toute création de bien ou d'idée ou de système était destinée à le soutenir. C'est ce qu'Ivan Illich entend quand il qualifie l'homme, « d'accessoire de la méga-machine. »

Dans le système économique actuel, une production quelconque peut engendrer de l'enfermement, de la dépendance et peut restreindre les personnes. C'est de ce constat que découle l'idée de revenir à une société où le rapport entre l'outil et l'individu est inversé.

«Ce n'est qu'en renversant la structure profonde qui règle le rapport de l'homme à l'outil, que nous pourrions nous donner des outils justes. L'outil répond à trois exigences : il est générateur d'efficacité sans dégrader l'autonomie personnelle, il ne suscite ni esclave ni maître, il élargit le rayon d'action personnel.»

En évoquant la question des gadgets et l'utilité des objets, nous avons soulevé le problème de la dépendance à l'efficacité, à ces objets qui nous assistent pour une course au gain de temps, d'économie de moyen et d'effort, pour gagner en rentabilité.

C'est ce phénomène que Ivan Illich dénonce en évoquant l'esclavage moderne. L'outil despote est l'outil dont nous sommes dépendants, celui par lequel nos règles de vie sont régies et sans lequel nous sommes exclus de la société. Illich donne l'exemple de la voiture et des transports, qui, bien que nous donnant la liberté d'aller plus vite et plus loin, nous contraignent à leur utilisation puisque les distances relatives entre les lieux diminuent. Refuser de s'en accommoder provoque un isolement, dû à l'élargissement des distances. Notre place dans la société passe aussi aujourd'hui par des objets ou des productions humaines : les transports, internet, le téléphone portable, les plateformes de recrutements ... Ces créations nous portent au quotidien dans la société, mais nous y enferment aussi par le progrès.

La solution du renversement du rapport entre l'homme et l'outil revient à créer la société conviviale dont parle Ivan Illich : Par ces mots, il reprend l'idée de l'outil despote, mais aussi de la prise de pouvoir d'une minorité, les spécialistes qui maîtrisent

l'outil, pour dominer à travers eux. Il défend l'indépendance des individus les uns par rapport aux autres, mais aussi l'indépendance de chacun face aux outils.

L'outil générateur d'efficacité. Cette idée porteuse qui découle aussi de la vision qu'on décide d'avoir sur celui-ci et cette question sociale peut aussi être reliée à la question du handicap.

«J'appelle société conviviale une société où l'outil moderne est au service de la personne intégrée à la collectivité et non au service d'un corps de spécialistes. Conviviale est la société où l'homme contrôle l'outil.»

Reprenons un exemple cité plus haut. Margaux se déplace parfois en fauteuil. Elle envisage cet objet comme une grande source de liberté qui lui permet de faire une multitude de choses qui ne lui serait pas accessible d'une autre façon. L'utilisation du fauteuil n'est en rien un constat d'inaptitude ou de faiblesse, mais bien un gage de liberté.

Cette réflexion sur la place de l'outil et notre rapport à celui-ci semble remettre en question une grande part du système de consommation moderne. Reprendre le contrôle sur l'outil c'est agir pour l'humain.

«L'homme ne se nourrit pas seulement de biens et de services, mais de la liberté de façonner les objets qui l'entourent, de leur donner forme à son goût, de s'en servir avec et pour les autres.»

Agir par le design : de la conception à l'usage

S'adapter à la société et aux individus qui la composent, à la variété des contextes et des personnes, semble être le rôle même du designer. Une approche sociale du design consiste à prendre en compte l'environnement socio-économique, pour s'y adapter, voir s'y inclure. Cette approche sociale est aujourd'hui portée par de nombreux projets qui tentent de bouleverser l'existant, d'engager des actions bénéfiques pour chacun.

Agir par la finalité : l'objet générateur d'efficience

Générer des capacités sans dégrader l'autonomie : le designer doit être en mesure de répondre à un problème sans en engendrer un autre. Prenons un exemple le «Hippo Water Roller». Il s'agit d'une citerne d'eau de 90 litres qu'il est possible de faire rouler pour ne plus porter ce poids sur la tête dans des zones où il n'y a pas d'eau courante. Cet objet permet de soulager les porteurs et de transporter une grande quantité d'eau. L'objet répond, par sa simplicité et sa robustesse aux critères de coûts et de durabilité exigés pour le contexte. Ce projet permet une grande augmentation des capacités et semble répondre à la demande. Les utilisateurs ne deviennent pas esclaves de cet objet puisqu'il sont toujours en mesure de faire la même tâche sans. Pour autant, l'objet agrandit le champ des possibles en permettant de transporter beaucoup plus d'eau.



Hippo Water Roller, 1994

De l'objet à l'individu, ni esclaves ni maîtres

L'agence indonésienne Magno design a créé une gamme de radios en bois qui paraît illustrer à la perfection le discours de Ivan Illich.

Il n'a pas cherché à révolutionner la forme de la radio, mais plutôt à reconsidérer l'objet comme un objet personnel, ayant une histoire et sortant du processus de la société de consommation. Selon lui, et comme le disait Ivan Illich, les objets semblent devenir nos maîtres. Pour rééquilibrer le rapport homme/ outil (ou objet), il a choisi de laisser le bois brut, sans verni, pour qu'il s'imprègne des marques du temps. La radio nécessite un entretien manuel de la part de son propriétaire. Cet investissement personnel de l'utilisateur a pour but de créer un rapport sentimental entre la personne et l'objet, attachement qui servirait à lutter contre le processus de consommation et l'achat dû à un phénomène de mode.

*«L'homme ne se nourrit pas seulement de biens et de services, mais de la liberté de façonner les objets qui l'entourent, de leur donner forme à son goût, de s'en servir, avec et pour les autres.»
Ivan Illich*

Les radios sont fabriquées avec du bois local, et certifiées par le Label FSC, c'est-à-dire qui respecte les réglementations et ne participe pas à la déforestation. Elles sont produites avec des méthodes artisanales dans le respect des ouvriers et des conditions de travail.

Ces deux exemples illustrent des démarches de design différentes qui poussent toutes les deux à reconsidérer la démarche et la réflexion du designer d'un point de vue social.

S'adapter, c'est s'ajuster. Un design adapté serait donc un design qui suit les évolutions de la société pour répondre le mieux pos-

sible aux problématiques de celle-ci. S'intéresser à la société, c'est s'intéresser aux individus qui la composent.

Qu'il s'agisse d'objets ou de services, toute création a pour vocation de servir les besoins des individus. La création et le design sont donc des armes puissantes qui ont le pouvoir d'engendrer, des projets ayant un impact social fort. Le design est un moyen d'inclure, de soutenir et d'engager le changement.



Wooden Radio, Magno Design, 2007

Conclusion

Nous l'aurons compris, les questionnements autour de la norme sont complexes tant ils impliquent tous les niveaux de notre existence. Celles-ci régissent nos règles de vie en communauté. C'est grâce à ces cadres et ces codes que notre société prend corps. Mais si se conformer aux normes doit permettre le vivre ensemble, cela ne doit pas engendrer de cloisonnement entre les individus. Des individus uniques dans une société normée : cela semble possible, dès lors que les normes ne déterminent pas nos pensées. Façonner une société commune juste, revient à modeler des cadres et des limites dans lesquelles chacun peut exprimer son individualité, sans se sentir oppresser, ni rejeter par un carcan normatif. On peut considérer la norme comme un outil puissant fédérateur, qui construit nos cadres pour le vivre ensemble. La limite à ne pas franchir serait alors la normalisation des esprits et de la pensée.

Je me suis penchée sur la question d'un design pour tous, et pour ceux qui sortent de la norme. Le design qui conçoit pour tous, ne devrait-il pas à l'inverse concevoir pour chacun ? Et si la question était plutôt de reconsidérer la place de l'individu et d'envisager que la normalité humaine n'existe pas ? Il ne s'agirait alors que de construction sociale qui divise les individus. Bien que tous semblables, les êtres humains sont tous uniques. Cet élément est primordial dans une vision non excluante du monde. Entre objets spécialisés et productions grand public, l'essentiel est de prendre le temps de discerner à qui profitera l'objet. Concevoir pour chacun, c'est sûrement prendre en compte les variables individuelles auxquelles les éléments de notre environnement doivent s'adapter, afin qu'à l'inverse, nous n'ayons pas à nous adapter à eux. Tous semblables, mais tous uniques. Entre réflexion sur l'individu ou sur le design, le cheminement de pensée est le même. L'étude des individus semble la base de tout raisonnement construit visant à produire, créer, penser pour eux. Alors que l'utopie eugéniste paraît s'effondrer face à l'acceptation

des individualités, nous rejetons la standardisation à outrance de nos productions. Gaetano Pesce parlait de séries différenciées et envisageait les objets produits en série comme des membres d'une même famille et non comme des clones. Avec cette vision de la production, chaque objet retrouve sa valeur d'objet unique, tout en restant dans un cadre normé. Nous cherchons un environnement qui nous ressemble, unique et adapté.

J'envisage le design comme une remise en question permanente des idées, comme une réflexion sans fin sur la société et ses individus. Comme en politique, en sociologie et en économie, le designer se doit d'être à l'écoute du bruit du monde pour l'étudier et le comprendre. Le bruit du monde, c'est sûrement ce bouillonnement, cet enthousiasme, qui surgit de la volonté d'action de chacun. J'ai choisi d'aborder dans ces écrits la question du handicap, de l'exclusion, de la différence, et des carcans normatifs. J'ai finalement le sentiment d'avoir évoqué la diversité d'un monde en pleine mutation que nous devons porter dans son évolution. Je m'interroge sur l'influence de mon âge et de ma façon de regarder le monde sur mes écrits. J'appartiens à cette fameuse génération Y, celle qu'on dit désabusée et même sacrifiée. Certains parlent de la génération « why » la génération « pourquoi ». Cette tranche d'âge de jeunes adultes serait dans la remise en question permanente de l'existant et méfiante vis-à-vis des codes qui s'imposent à elle. Ce qui est déjà établi comme normal l'est-il réellement ? Et la normalité est-elle une fin en soi ? Si ce n'est le cas, alors les voies du changement et de la remise en question sont ouvertes. Le design en est un biais, par lequel j'ai le sentiment d'avoir le pouvoir d'agir dans le sens de mes convictions.

Le design peut être à la fois un vecteur de changement, une pierre posée à l'édifice de l'ouverture à la diversité humaine. Mais il semble aussi être le miroir d'un phénomène déjà en marche, et refléter cette acceptation. Entre origine et conséquence, le design est une force d'action et peut faire évoluer les codes sociaux. Le rôle du designer est aussi un rôle social. Sa responsabilité est de rester ouvert et attentif pour demeurer un acteur de l'évolution de la société.

Merci à ...

Andréa Clavé, directrice de L'ESSOR,
Édith-Kathie Ayotte, orthopédagogue,
Margaux, de la chaîne YouTube « Vivre avec »,
et Steve Vezeau, professeur d'Ergonomie à l'UQAM
pour avoir enrichi mes recherches ;

Lauriane Beaunier, directrice de mémoire, pour le suivi de mon
travail ;

Inès Bledi, pour ses conseils de graphiste ;

Claire Patoureau, Jean-Pierre Vialle et Geneviève Persici, pour
leurs relectures.

Bibliographie

Livres

Mon cerveau a encore besoin de lunettes : Le TDAH chez l'adulte, Annick Vincent, Québec livre, 2014
Design émotionnel, pourquoi aimons nous ou détestons nous les objets qui nous entourent ?, Donald A. Norman, De Boeck, 2012
La convivialité, Ivan Illich, Seuil, 1973
Stigmate : Les usages sociaux des handicaps, Erving Goffman, Les éditions de Minuit, 1975
Design pour un monde réel, Victor Papanek, Mercure de France, 1974
Concevoir des objets techniques pour une population normale, c'est-à-dire comprenant aussi des personnes handicapées ou très âgées, Jean-Claude Sperandio, Revues, 2007

Films et vidéos

Vivre avec, chaîne YouTube de Margot, 2013-
Freaks La Monstrueuse Parade, film de Tod Browning, 1932
1950's Automotive, Industrial, Interior and Architectural Design - « The American Look » -, film de W.F Banes et John Thiele , 1950
Mon Oncle, film de Jacques Tati, 1953

Émission de radio

ici.radio-canada.ca/les-eclaireurs-handicaps-limitations-accessibilite
<https://www.franceculture.fr/emissions/itineraires-bis-ete14/pierre-michel-bertrand-et-lhistoire-des-gauchers>

Sites internet

<http://adhdawarenessweek.ca/fr/>
<http://vraiment.org/nouvelles-5619.html>
[https://laruchequebec.com/projet hero-une-application-rescousse-tdah](https://laruchequebec.com/projet-hero-une-application-rescousse-tdah)
<http://www.cea-ace.ca/education-canada/>
<http://www.cea-ace.ca/education-canada/article/les-tic>
<http://www.tdah.be/tdah/troubles-associes/hypersensibilite>
www.cairn.info

<http://travail-emploi.gouv.fr/droit-du-travail/contrats-et-carriere/travail-leurs-en-situation-d-handicap/>
<https://www.service-public.fr/particuliers/vosdroits/F23149>
<https://dk-fr.cryosinternational.com/>
<https://www.droithumain-france.org/anonymat-des-dons-de-gametes/>
<http://www.hoptoys.fr/les-produits-lestes/echarpe-lestee-p-12113.html>
<http://www.handicat.com/>
<http://www.daka.com.hk/about>
<http://www.onetouch-boutique.fr/collection-original.html>
<http://www.sofamed.com/fauteuil-releveur-1-moteur-helios>
<http://www.iso.org/iso/fr/home.htm>
<https://www.vitra.com/fr-fr/product/eames-plastic-chair>
<http://histoiresdejouer.fr/les-normes-europeennes-de-securite-pour.html>
<https://www.boutique.afnor.org/normes-application-obligatoire>
<http://designforall.org/design.php>
<http://www.conceptionuniverselle.com>
<https://www.wedemain.fr>
<http://www.transit-city.com//Les-designers-vont-sauver-le-monde-la-preuve-en-10-objets>
<http://www.5-5designstudio.com/en/>
<http://www.jerszyseymour.com/>
<http://www.magno-design.com/>
<https://bocklip.com/>
<http://www.superfront.com/fr/legs.html?redirect=true>
<http://www.audreydodo.fr/Touch-See>

Quelques égarements du web...

<http://topibuzz.com/article-4376/ces-etres-humains-etait-consideres-et-presentes-comme-des-monstres-dans-des-cirques/2>
<http://www.demotivateur.fr-humain-monstre-cirque-freak-show>
<https://www.essonneinfo.fr/91-le-fameux-arret-de-morsang-sur-orge>
<http://www.teleshopping.fr/fauteuil-excellence-massant-x2.html>
<http://www.teleshopping.fr/zen-contact-x2.html>
<http://www.teleshopping.fr/gyro-clean-vert.html>
<http://sebastien.wicart.free.fr/Introduction.htm>
<https://www.thesimsresource.com/downloads/>

